

JEAN D. PHOKITIS
professeur de français à l'Ecole Normale
Secondaire d'Athènes.

LECTURES FRANÇAISES

(COURS MOYEN)

Pour la troisième année de langue française.

TROISIÈME ÉDITION

conforme aux instructions du Conseil supérieur.

*Αριθμός άδειας κυκλοφορίας	543
	19-7-22
Τιμή μετά του βιβλιοσήμου δρ. 5.—	
Τιμή βιβλιοσήμου δρ. 1.—	

PREMIER VOLUME

ATHÈNES
ÉDITEUR JEAN N. SIDÉRIS
46 - RUE DU STADE - 46
1922

Απόσπασμα από το βιβλίο
Τιμή 8,20
1,20
509
31-12-1922

JEAN D. PHOKITIS

Docteur ès lettres, professeur de français à l'Ecole Normale
Secondaire d'Athènes.

1922
ΦΟΚΙ
LEC

LECTURES FRANÇAISES

(COURS MOYEN)

Pour la troisième année de langue française.

TROISIÈME ÉDITION

Conforme aux instructions du Conseil supérieur

Αριθμός έγκρισεως $\frac{33833}{16.11.1917}$

PREMIER VOLUME

Από. Πρόεδρος Έκπ. Συμβ. 568
Τυπώσα η Δ' Έπιτροπή 6091
Επιβλέπων κ. Γ. Π. 101, 9083, 1922
820
1.80

ATHÈNES
ÉDITEUR JEAN N. SIDÉRIS
46 -- RUE DU STADE -- 46
1922

Ἀριθ. { Πρωτ. 33833
Διεκτ.

Ἐν Ἀθήναις τῇ 16 Νοεμβρίου 1917



ΒΑΣΙΛΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

ΤΟ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΤΩΝ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΩΝ
ΚΑΙ ΤΗΣ ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ

Πρὸς

τὸν κ. Ἰωάννην Φωκίτην

Γνωστὸν ποιοῦμεν ὑμῖν, ὅτι δι' ἡμετέρας πράξεως τῇ 20ῇ τοῦ
λήξαντος μηνὸς ἐκδοθείσης καὶ τῇ 3ῃ τοῦ ἀρξαμένου καταχωρισθεί-
σης ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμὸν 86 φύλλῳ τῆς Ἐφημερίδος τῆς Κυβερνή-
σεως, ἐνεκρίθη ἡ χρῆσις διὰ τὸ σχολικὸν ἔτος 1917 - 1918 καὶ ἐφεξῆς
τοῦ ὑφ' ὑμῶν ὑποβληθέντος πρὸς κρίσιν ἐντύπου γαλλικοῦ βιβλίου
«Lectures françaises (cours supérieur) τόμος Α'» διὰ τὴν Α'
τάξιν τῶν τετραταξίων γυμνασίων, τὴν ἀντίστοιχον τάξιν τῶν λοι-
πῶν σχολείων τῆς μέσης ἐκπαιδεύσεως καὶ τὴν Γ' τάξιν τῶν ἀστι-
κῶν σχολείων τῶν θηλέων, κατὰ τὴν ὑπ' ἀριθμ. 132 πράξιν τοῦ
ἐκπεδευτικοῦ συμβουλίου.

Ὁ Ὑπουργὸς
ΔΗΜ. ΔΙΓΚΑΣ

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la
griffe de l'auteur et du sceau de l'éditeur sera réputé
contrefait.



Τύπος Π. Α. Πετράκου- Σοφοκλέους 7 (Στοὰ Πάππου).



I. LAMENNAIS

1. *Abnégation*

C'était une nuit d'hiver, le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs: puis elle lui dit: «Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment».

Sa mère lui répondit: «Ma fille, ce que Dieu fait est bien fait.»

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.



Lamennais

2. *Les pêcheurs bretons*

L'automne n'a pas de plus belles journées. La mer scintillait au soleil; chaque goutte reflétait, comme une pointe de diamant, une lumière blanche et pure que l'œil supportait à peine. Du village déserté hommes, femmes, enfants arri-

vaient en foule sur les dunes, où mêlé au thym, l'œillet sauvage, aux fleurs violettes, exhalait un parfum de girofle.

Pourvus de paniers, de légers filets, de pelles, et de longs bâtons armés d'un crochet de fer, ils attendaient que la marée laissât à découvert la vaste grève et ses rochers, pour recueillir le riche butin: le brochet argenté qui glisse sur le sable humide, les crabes voraces, et les homards aux larges pinces et la crevette, et la moule nacrée, et les coquillages de toutes sortes.

Vers le soir, à l'heure où le flux accourt comme un fleuve gonflé par les pluies, la troupe joyeuse regagnait le village.

3. *Le devoir*

Un homme vivait de son labeur, lui sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements; et quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis: la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier et lui dit: « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants; ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit: « Que puis-je à cela? « Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement? Jamais je ne fis aucun tort ni à

vous ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront ?»

Le pauvre se tut, et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci le voyant pensif et triste, lui dit : «Qu'avez-vous ? Il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux.»

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : «Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? Et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons...»

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle put elle-même pourvoir à ses besoins...

4. *La fraternité humaine*

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

Or cet homme voyant, qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse se dit : «Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ?»

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier, et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne

put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres :

« Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble ? »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme; le voyage, c'est la vie; le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul le rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

Frédéric-Robert de LAMENNAIS doit être considéré comme un des meilleurs écrivains français du XIXe siècle. Ses ouvrages, qui traitent surtout de théologie ou de philosophie, sont généralement écrits dans un style éloquent et passionné. Parfois, cependant il s'exprime avec une admirable simplicité.

II. ANATOLE FRANCE

5. *Le pèlerin*



Anatole France

Il marchait depuis l'aube sur le sable, méprisant la fatigue, la faim, la soif; le soleil était déjà bas à l'horizon quand il vit le fleuve effrayant qui roulait ses eaux sanglantes entre des rochers d'or et de feu. Il longea la berge, demandant son pain aux portes des cabanes isolées, pour l'amour de Dieu, et recevant l'injure, les refus, les menaces avec allégresse. Il ne redoutait ni les brigands, ni les bêtes fauves, mais il prenait grand soin de se détourner des villes et des villages qui se trouvaient sur sa route.

6. Souvenir d'enfance

Je vais vous dire ce que me rappellent, tous les ans, le ciel agité de l'automne et les feuilles qui jaunissent dans les arbres qui frissonnent; je vais vous dire ce que je vois quand je traverse le Luxembourg¹ dans les premiers jours d'octobre, alors qu'il est un peu triste et plus beau que jamais, car c'est le temps où les feuilles tombent une à une sur les blanches épaules des statues. Ce que je vois alors dans ce jardin c'est un petit bonhomme qui, les mains dans les poches et sa gibecière au dos, s'en va au collège en sautillant comme un moineau. Ma pensée seule le voit, car ce petit bonhomme est une ombre: c'est l'ombre du moi que j'étais il y a vingt-cinq ans.

Vraiment il m'intéresse, ce petit; quand il existait, je ne me souciais guère de lui; mais maintenant qu'il n'est plus, je l'aime bien. Il était bien étourdi, mais il n'était pas méchant, et je dois lui rendre cette justice, qu'il ne m'a pas laissé un seul mauvais souvenir: c'est un innocent que j'ai perdu; il est bien naturel que je le regrette, il est bien naturel que le voie en pensée, et que mon esprit s'amuse à ranimer son souvenir.

Il y a vingt-cinq ans, à pareille époque, il traversait, avant huit heures, ce beau jardin pour aller en classe. Il avait le cœur un peu serré: c'était la rentrée. Pourtant il trottait, ses livres sur son dos, et sa toupie dans sa poche. L'idée de revoir ses camarades lui remettait la joie au cœur; il avait tant de choses à dire et à entendre! C'est ainsi qu'il traversait le Luxembourg dans l'air frais du matin! Tout ce qu'il voyait alors, je le vois aujourd'hui. C'est le même ciel et la même terre, les choses ont leur âme d'autrefois, leur âme qui m'égaie et m'attriste: lui seul n'est plus.

¹ Un des plus beaux jardins de Paris.

7. La grappe de raisin



Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de magnifiques raisins de Fontainebleau. Je montai sur une chaise, et pris de ces raisins une grappe longue et pesante qui remplissait la coupe aux trois quarts. Les grains d'un vert pâle étaient dorés d'un côté, et l'on devait croire qu'ils fondraient délicieusement dans la bouche : pourtant je n'y goûtai pas. Je courus chercher un peloton de fil dans la table à ouvrage de ma mère. Il m'était interdit d'y rien prendre ; mais il faut savoir désobéir. J'attachai la grappe aux bout d'un fil, et, me penchant sur la barre de la fenêtre, j'appelai Alphonse¹, et fis descendre lentement la grappe dans la cour. Pour la mieux voir, l'enfant maudit écarta de ses yeux les mèches de ses cheveux jaunes, et, quand elle fut à portée de son bras, il l'arracha avec le fil ; puis relevant la tête, il me tira la langue, me fit un pied de nez et s'enfuit avec la grappe en me montrant son derrière. Mes petits amis ne m'avaient pas accoutumé à ces façons. J'en fus très irrité. Mais une considération me calma. « J'ai bien fait, pensai-je, de n'envoyer ni une fleur ni un baiser.

Anatole ERANCE est un des meilleurs écrivains français contemporains et un des plus zélés amis de la Grèce. On admire l'élégante pureté de son style et le charme de ses récits.

Parmi ses ouvrages : *Nos Enfants*, *Le Livre de mon Ami* et *Le Crime de Sylvestre Bonnard* sont d'excellentes lectures pour les enfants et les jeunes gens.

¹ Un mal élevé.

III. JULES MICHELET

8. *L'écolier pauvre.*

Le plus souvent, je partais pour le collège, à jeune, l'estomac et la tête vides. Quand ma grand'mère venait nous voir, c'étaient les bons jours; elle m'enrichissait de quelque petite monnaie; Je calculais alors, sur la route, ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eût été d'entrer chez le boulanger; mais comment trahir ma pauvreté, en mangeant mon pain sec devant mes camarades? D'avance je me voyais exposé à leur rires. Aujourd'hui, cette indigence noblement supportée par les miens fait ma gloire. Alors, elle me semblait une honte, et je la cachais de mon mieux. Pour échapper aux railleries, j'imaginai d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir et qui ressemblât pourtant à une friandise.



Michelet

9. *L'hirondelle apprenant à voler à son petit.*

2) La leçon est curieuse. La mère se lève sur ses ailes. Le petit regarde attentivement, et se soulève un peu aussi. Puis, vous la voyez voleter; il regarde, agite ses ailes. Tout cela va bien et se fait dans le nid. La difficulté commence lorsqu'il s'agit d'en sortir. Elle l'appelle et lui montre quelque menu gibier; elle lui promet récompense, elle essaye de l'attirer par l'appât d'un moucheron. Le petit hésite encore. Mettez-vous à sa place. Il ne s'agit point ici de faire un pas

20278
dans une chambre, entre la mère et la nourrice, pour tomber sur des coussins. Cette hirondelle d'église, qui professe au haut de sa tour sa première leçon de vol, a peine à enhardir son fils, à s'enhardir peut-être elle-même à ce moment décisif. Tout deux, j'en suis sûr, du regard mesurent l'abîme, et fixent leurs yeux sur le pavé. Pour moi, je vous le déclare, le spectacle est grand, émouvant. Il faut qu'il croie sa mère, il faut qu'elle se fie à l'aile du petit si novice encore.

10. *Le carillon de Flandre.*

Par-dessus les églises, au sommet des tours, sonne l'uniforme et savant carillon, l'honneur et la joie de la commune flamande. Le même air, joué d'heure en heure pendant des siècles a suffi au besoin musical de je ne sais combien de générations d'artisans qui naissaient fixés sur l'établi.

Le pauvre tisserand, aux caves les plus noires de Lille, était illuminé du carillon ami, de son joyeux concert qui sonnait: «Sois gai et sois fier. Travaille et sois gai!... Allons! tisse encore! ta journée avance; encore un quart et c'est fini!...

11. *Pour la patrie*

Au moment où la France, menacée à la frontière, commençait à lever des armées, chaque séance de l'Assemblée offrait l'intérêt touchant des dons patriotiques qu'on y apportait en foule.

Les pauvres surtout donnaient. C'était un jeune homme qui envoyait ses économies, six cents livres, péniblement amassées. C'étaient de pauvres femmes d'artistes qui apportaient ce qu'elles avaient, leurs bijoux, la parure qu'elles reçurent au mariage. Un laboureur venait déclarer qu'il donnait telle quantité de blé. Un écolier offrait telle collection que lui envoyaient ses parents, ses étrennes peut être, sa petite récompense. Dons d'enfants, de femmes, générosité

du pauvre, dénier de la veuve, petites choses et si grandes devant la Patrie...

De pauvres femmes de la Halle, en 1792, apportent quatre mille francs, le produit apparemment de quelques grossiers bijoux... Une mercière de la rue Saint-Martin vient à l'Assemblée nationale avec son enfant. La mère donne sa croix, un cœur en or et son dé d'argent. L'enfant, une petite fille, donne ce qu'elle a, une petite timbale d'argent et une pièce de quinze sols. Ce dé, l'instrument de travail de la pauvre veuve, la petite pièce qui fait toute la fortune de l'enfant, ah! trésor!... Et comment la France avec cela n'aurait-elle pas vaincu?... C'est avec ce petit dé de travail et la pièce d'argent que la France va lever des armées, gagner des batailles... Trésor sans fond. On puisera et il en restera toujours. Et plus il viendra d'ennemis, plus on trouvera encore... Il y en aura au bout de deux ans pour solder nos douze armées.

12 . *Jeanne d'Arc*¹

Une enfant de douze ans, une toute jeune fille, confondant la voix de son cœur avec la voix du ciel, conçoit l'idée étrange d'exécuter la chose que les hommes ne peuvent plus faire, de sauver son pays. Elle couve cette idée pendant six ans sans la confier à personne. Sans nul appui de prêtre ni de parents, elle marche tout ce temps seule avec Dieu dans la solitude de son grand dessein. Elle traverse la France ravagée et déserte, les routes infestées de brigands; elle s'impose à la cour de Charles VII, se jette dans la guerre; et, dans les camps qu'elle n'a jamais vus, dans les combats, rien ne l'étonne; elle plonge intrépide au milieu des épées; blessée toujours, découragée jamais, elle rassure les vieux soldats, entraîne tout le peuple, qui devient soldat avec elle, et personne n'ose plus avoir peur de rien. Tout est sauvé.

¹ Née à Domrémy en 1412, brûlée vive à Rouen en 1431

13. *La composition*

Les commencements de l'année furent pénibles. Ma réputation de gaucherie m'avait précédé; je m'en aperçus aux regards de mes nouveaux camarades. J'espérais bien leur donner une tout autre opinion de moi. Hélas! à la première composition, — une version latine, — je fus vingt et unième! Rien ne peut rendre mon abattement...

Quand vint la composition en thème, celle qui pouvait me valoir quelques avantages, ma première défaite m'avait tellement accablé que je n'osais rien attendre. Je la montrai pourtant à Duport¹ qui m'accosta sur le perron de l'église. Il en admira la latinité, me prédit un succès. Mais comme mon amour-propre me persuadait que j'avais été mal placé pour la version par l'injustice de M. Andrieux², je ne me rassurai point.

Enfin le jour arrive... Le tableau d'honneur s'avance: malgré moi, mon cœur tressaille et tous les objets se confondent.

M. Andrieux nomme le premier: c'était moi! La secousse la plus violente de la machine électrique aurait moins fait: mes genoux fléchirent; je ne voyais plus. J'allai pourtant en chancelant à cette fatale place, où je tombai plutôt que je ne m'assis.

Comment dire le transport avec lequel je courus à la maison? Quoiqu'il fit très glissant, j'y volai d'une traite. Mille pensées de joie et d'espérance me soulevaient. J'entre, et, sans rien dire, je leur montre ma croix: les larmes viennent aux yeux de mon père. Ma mère, depuis quelque temps tout à fait alitée, ne fut pas moins émue. De ce jour, ils se tranquillisèrent sur mon avenir.

¹ Un des camarades de l'auteur.

² Un des professeurs de l'auteur.

Mes camarades pouvaient se moquer maintenant de ma gaucherie, je ne les craignais plus. A partir de ce jour, je parus au lycée honorablement, quelquefois même glorieusement.

Jules MICHELET (1798-1874). né à Paris. Grand historien. C'est l'auteur célèbre d'une *Histoire de France* qui, plus que toutes les autres fait revivre le passé. Il a raconté ses premières années, son enfance pauvre, ses débuts difficiles, dans son livre : *Ma jeunesse*. Vers la fin de sa vie, souvent aidé de sa femme, il compose des ouvrages d'histoire naturelle, qui sont surtout des poèmes en prose, comme *L'Insecte*, *L'Oiseau*, *La Montagne*, *La Mer*.

IV. HECTOR MALOT

14. *Un enfant trouvé*

Un matin, à Paris, comme Jérôme allait à son travail, il entendit les cris d'un enfant. Ils semblaient partir de la porte d'un jardin. C'était au mois de février; il faisait petit jour. Il s'approcha de la porte et aperçut un enfant couché sur le seuil. Comme il regardait autour de lui pour appeler quelqu'un, il vit un homme sortir de derrière un gros arbre et se sauver. Sans doute cet homme était caché là pour voir si l'on trouverait l'enfant qu'il avait lui-même placé dans l'embrasure de la porte. Voilà Jérôme bien embarrassé, car l'enfant criait de toutes ses forces, comme s'il avait compris qu'un secours lui était arrivé et qu'il ne fallait pas le laisser échapper. Pendant que Jérôme réfléchissait à ce qu'il devait faire, il fut rejoint par d'autres ouvriers et l'on décida qu'il fallait porter l'enfant chez le commissaire de police. C'était un beau garçon de cinq ou six mois, et les linges dans lesquels il était enveloppé disaient clairement qu'il appartenait à des parents riches.

(Sans famille)

15. *L'amour maternel*

Λ Lorsque je pleurais, il y avait une femme qui me serrait si doucement dans ses bras que mes larmes s'arrêtaient de couler. Jamais je ne me couchais dans mon lit sans que ma mère vînt m'embrasser; et quand le vent de décembre col-lait la neige contre les vitres blanchies, elle me posait les pieds entre ses deux mains, elle restait à me les réchauffer, en me chantant une chanson dont je retrouve encore dans ma mémoire l'air et quelques paroles. λ

Quand je gardais notre vache le long des chemins herbus et que j'étais surpris par une pluie d'orago, elle accourait au-devant de moi et me forçait à m'abriter sous son jupon de laine relevé, qu'elle me ramenait sur la tête et sur les épaules.

Enfin, quand j'avais une querelle avec un de mes camarades, elle me faisait conter mes chagrins, et presque toujours elle trouvait de bonnes paroles pour me consoler.

[*Sans famille*]

16. *Services que rend la vache*

Si pauvre que puisse être le paysan, et si nombreuse que soit sa famille, il est assuré de ne pas mourir de faim tant qu'il a une vache dans son étable. Avec une longe ou même une simple hart nouée autour des cornes, un enfant promène la vache le long des chemins herbus, là où la pâture n'appartient à personne; et le soir la famille entière a du beurre dans sa soupe et du lait pour mouiller ses pommes de terre; le père, la mère, les enfants, les grands comme les petits, tout le monde vit de la vache.

Nous vivions si bien de la nôtre, mère Barbarin et moi, que, jusqu'à ce moment, je n'avais presque jamais mangé de la viande. Mais ce n'était pas seulement notre nourrice qu'elle était: c'était encore notre camarade, notre amie; car il ne

faut pas s'imaginer que la vache est une bête stupide ; c'est au contraire un animal plein d'intelligence et de qualités morales d'autant plus développées qu'on les aura cultivées par l'éducation. Nous caressons la nôtre, nous lui parlions, elle nous comprenait, et de son côté, avec ses grands yeux ronds pleins de douceur, elle savait très bien nous faire entendre ce qu'elle voulait ou ce qu'elle ressentait.

Enfin nous l'aimions et elle nous aimait, c'est tout dire.

(*Sans famille*)

Hector MALOT, littérateur et romancier français, né à la Bouille (Seine-Inférieure), mort à Fontenay-sous-Bois (1830-1907). Parmi ses œuvres intéressantes et honnêtes sont : *Sans famille*, *Pompon*, *Romain Kalbris*, etc.

V. DIVERS AUTEURS

17. *La docilité à l'école*

Pour tirer profit de l'école, il faut travailler, et, pour bien travailler, il est nécessaire de prêter son attention au maître et de lui obéir. Vous devez agir ainsi, parce qu'il représente en même temps l'Etat, qui lui confie l'Ecole et vos parents, qui vous confient à ses soins ; parce que, en obtenant ses diplômes, il a fait preuve de son aptitude à vous instruire et à vous garder. Vous devez agir ainsi, parce que, sans l'obéissance au maître et à la règle qu'il doit maintenir, il n'y aurait ni ordre, ni discipline, il ne peut y avoir ni enseignement commun ni travail. C'est donc votre devoir d'obéir, et c'est aussi votre intérêt, puisque la soumission est pour vous la condition essentielle de tout progrès.

V. ESSIOT

18. *Le docteur, la fille et le feu*

Un docteur, fort occupé dans son cabinet, vit entrer une petite fille qui lui demanda du feu. — «Mais tu n'a rien pour l'emporter, ma petite, lui répondit le docteur; attends, attends un moment.» Comme il allait chercher un vase pour le lui donner, la petite fille s'approcha de la cheminée, prit un peu de cendre froide, la mit dans le creux de sa main gauche, et posa dessus quelques charbons. Le docteur, surpris jeta un de ses livres par terre en disant: «Avec toute ma science, je n'aurais pas su trouver cet expédient.»

X.

19. *Dons de la campagne*

Combien d'animaux utiles la campagne met à notre disposition! Les poules nous donnent leurs œufs; les brebis, les chèvres et les vaches, leur lait, leur beurre et leur fromage; les bœufs labourent nos champs; les chevaux transportent nos personnes et les lourds fardeaux; les veaux, les moutons, les agneaux et les porcs nous fournissent chaque jour une nourriture saine, abondante, qui fortifie nos corps et nous met en état de vaquer à nos nombreuses occupations. Les forêts, les rivières, les mers, les fruits variés de la terre, tout concourt à notre entretien. Voyez avec quelle prodigalité la nature a doté la race humaine, et combien peu d'entre nous lui en sont reconnaissants!

X.

20. *Le Maréchal de France et le forgeron*

Le Maréchal de Saxe, le vainqueur de la bataille de Fontenoy¹, voyageait un jour avec une petite troupe qui lui servait d'escorte.

¹ Village, en Belgique où le Maréchal de Saxe vainquit les Anglais en 1745.

Sur le soir, ils arrivèrent dans un village, et le Maréchal, apercevant un forgeron qui fumait sa pipe sur le seuil de son atelier lui cria :

« Ohé ! forgeron, tu vas ferrer mon cheval. Je te crois assez bon maréchal ferrant pour te confier la monture d'un Maréchal de France ! »

Tout le monde mit pied à terre, et le brave ouvrier, tout fier, se mit à forger à tour de bras un solide fer à cheval.

Le Maréchal de Saxe était d'une grande force musculaire; il voulut en émerveiller l'artisan. Aussi quand celui-ci eut choisi un fer, il le lui prit, l'examina, et d'un seul coup le brisa en deux. Il en jeta les morceaux sur la route en disant :

« Ton fer ne vaud rien, maréchal ; forges-en un autre ! »

Le forgeron ne dit rien ; il se mit aussitôt à marteler un autre fer et l'appliqua sur le sabot du cheval.

Maurice de Saxe alors lui tendit un écu pour son salaire.

L'ouvrier le prit, et, à son tour, d'un seul effort de ses mains puissantes, le cassa en deux. Puis, jetant les morceaux d'argent sur la route, il dit :

« Votre écu ne vaut rien, Monseigneur ; donnez m'en un autre ! »

Le Maréchal de Saxe, surpris et amusé de la leçon qu'il venait de recevoir, donna sans mot dire deux écus au spirituel forgeron, et, piquant des deux, partit au galop.

X.

21. Une école rurale.

Une vieille baraque sans autre lumière que celle de la porte et celle qui filtrait par les fentes de la toiture ; les murs d'une blancheur douteuse, car madame l'institutrice, femme obèse qui vivait collée sur sa petite chaise de paille, passait la journée à écouter et à admirer son mari ; quelques bancs ; trois tableaux alphabétiques, malpropres, écornés, fixés au mur avec un grand pain à cacheter, et dans la chambre contiguë à l'école, quelques meubles, rares et vieux, qui pa-

2

raïssaient avoir parcouru la moitié de l'Espagne. Dans toute la baraque, il n'y avait qu'un objet neuf: la longue gaule que le maître d'école gardait derrière la porte et qu'il renouvelait tous les deux jours dans le champ de roseaux voisin; c'était un avantage que cet objet fût si bon marché, car il s'usait rapidement sur les têtes dures et pelées de ces petits sauvages. X.

22. *Un voyage.*

Quel voyage! Rien qu'en y pensant trente ans après, je suis pris de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de troisième classe, sous un mince habillement d'été, et par un froid! J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc. Ma place payée, il me restait en poche juste quarante sous; mais pourquoi m'en serai-je inquiété? J'étais si riche d'espérance! J'en oubliais d'avoir faim! Malgré les séductions de la pâtisserie qui s'étalait aux buffets des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche, soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage pourtant, quand notre train nous emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots qui passaient leur temps à chanter, me rendirent une gourde. Les braves gens!



Alph. Daudet

A. DAUDET

23. *Probité.*

Un petit marchand de cresson, sa hotte au dos, passait en criant: «Cresson de fontaine: à deux sous la botte!» Une dame s'approcha, choisit dans le tas et, ayant payé, s'en alla. Elle avait remis une pièce de deux francs pour une de dix centimes. Le jeune garçon qui s'en aperçut aussitôt rappela

la dame: «Donnez-moi dix centimes et reprenez vos deux francs.»

La dame, en les reprenant, se mit à louer bien haut et fort longuement cet acte de probité. Mais le garçon l'interrompit: «Ce que j'ai fait là ne mérite pas tant d'éloges. Je suis un marchand, non un voleur; et je serais un voleur si je ne vous rendais pas votre pièce d'argent. Est-ce qu'à ma place vous auriez agi autrement? C'était la réponse d'un honnête cœur.

— ROBERT HALT

24. *Le loup et le chien.*

Un loup, je ne sais trop comment, eut un chien pour ami. Ils firent route ensemble et devisèrent assez franchement, car les loups même ont leurs instants de bonhomie. Mais, à toute minute, la conversation s'arrêtait; au moindre bruit, quand une feuille tombait, quand l'ombre d'un oiseau venait à passer, mon loup dressait son oreille effrayée. Toujours il se préparait au combat ou bien à la fuite.

«Quelle mortelle inquiétude t'agite? lui dit le chien. Je ne te vois pas un instant de repos. Marchons tranquillement et libres de soucis.

— Je ne le puis, lui répondit l'animal féroce; j'ai pour ennemi tout le monde.

— Ah! je comprends: tu ne sais faire que du mal.»

— JEAN-BAPTISTE SAY

25. *Les langues étrangères.*

Autrefois, un homme pouvait se contenter de bien connaître sa langue maternelle. Les relations entre les pays étaient moins fréquentes et les voyages à l'étranger étaient rares, parce qu'ils étaient coûteux. Aujourd'hui les chemins de fer ont établi des moyens de communication faciles et rapides, et il n'est presque personne qui ne soit en état de par-

courir au moins une partie du monde civilisé. Mais, pour bien profiter d'un voyage, il est utile de connaître la langue du pays que l'on va visiter.

Aussi l'étude des langues étrangères est-elle devenue le complément indispensable d'une bonne éducation. Mais étudier une langue, cela ne veut pas dire seulement apprendre par cœur quelques phrases d'un vocabulaire, comme par exemple: Quelle heure est-il? Quel temps fait-il? Quel jour du mois sommes-nous? Je suis Français; êtes-vous Allemand? Il faut être à même de lire couramment un journal, un livre, et pour tout dire en un mot, se rendre compte du génie de la langue.

On dit qu'un homme qui sait deux langues vaut deux hommes; mais c'est à condition qu'il sache exprimer ses idées aussi facilement dans l'une que dans l'autre.

26. *La reconnaissance d'une malade.*

Une pauvre ouvrière est transportée dans un hôpital à cause d'une paralysie du larynx, qui lui ôte l'usage de la parole. La douleur, qui passe toute mesure, éclate en sanglots et en torrents de larmes. Le médecin en chef la soumet à un traitement rigoureux et longtemps inutile. Enfin, une nuit, qu'elle essayait, selon sa coutume, de faire mouvoir son gosier rebelle, un mot s'en échappé. Elle parle, elle est sauvée. Que va-t-elle faire? Sans doute appeler ses compagnes d'infortune et leur dire: « Je parle! » le leur dire pour entendre elle-même le son de sa propre voix! Non, elle se tait. Six heures, sept heures sonnent. Les garde-malades lui apportent sa nourriture: elle se tait toujours; et seulement parfois, la tête sous sa couverture, elle s'assure de sa guérison par quelques syllabes prononcées tout bas. Enfin la porte s'ouvre, le médecin entre et s'approche de son lit. Alors avec un sourire plein de larmes: « Monsieur, lui dit-elle, je parle, et j'ai voulu garder ma première parole pour mon sauveur. »

LEGOUVÉ

27. *L'école.*

Avez-vous quelquefois pensé à ce qu'est une école? Vous voilà bien installé sur les bancs; il fait bon ici; on y est bien pour travailler; un maître ou une maîtresse vous dirige, vous encourage, et vous enseigne. Il ne vous faut plus qu'un peu de bonne volonté pour vous instruire. A qui devez-vous tous ces bienfaits? Qui a bâti pour vous cette école? Qui vous autorise à y venir jusqu'à ce que vous soyez en âge d'aller apprendre un état? Qui vous donne des maîtres et des maîtresse? Qui prend soin aussi de faire de vous tous, pour peu que vous vous y prêtiez, de bons enfants et plus tard de bons citoyens? Qui a fait tout cela pour vous, mes enfants? C'est le pays. La patrie est donc pour vous une bienfaitrice; vous lui devez de la reconnaissance et de l'attachement.

P. GIRARD

28. *La gymnastique.*

Il est beau de voir un jeune homme assouplir ses muscles, s'exercer à la lutte, à la course, à tous les efforts, à toutes les peines dont le corps est capable. Il est plus beau encore quand ce jeune homme travaille avec une arrière-pensée, avec un désir au cœur, poursuivant toujours un autre but auquel il pense tout bas. Et quand c'est tout un peuple qui se livre patiemment à cette œuvre, quand c'est la jeunesse qui, d'un bout à l'autre du territoire, alors qu'aucune loi ne l'y oblige, s'applique à ce rude travail, à ce rude apprentissage qui trempe le corps et l'âme, ah! le spectacle est bien plus grand encore.

Certes, il n'en est point de plus intéressant pour un peuple libre.

F. BUISSON.

29. *Le prix du temps.*

Le chancelier d'Aguesseau¹ avait épousé une femme qui avait toutes les vertus, mais au milieu de toutes ces vertus, la chancelière avait un petit défaut; elle était toujours en retard. Elle appartenait à cette race de gens malheureux qui sont venus au monde un quart d'heure trop tard et qui courent toute leur vie après ce maudit quart d'heure sans pouvoir jamais le rattraper. Le chancelier avait fait des observations; elles n'avaient pas eu de succès. En désespoir de cause, il fit mettre dans la salle à manger un pupitre, une plume, de l'encre et du papier blanc, et pendant le quart d'heure que tout autre eût perdu avant le déjeuner et le dîner, le chancelier écrivait. Il faisait un livre qu'on lit encore aujourd'hui.

LABOULAYE.

30. *Le maréchal Lefèvre.*²

Le maréchal Lefèvre avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et admirait, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'Empire. «Parbleu, lui dit-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité! — Veux-tu, répondit le maréchal, avoir tout cela? — Oui, certainement. — La chose est très simple: tu vas descendre dans la cour de mon hôtel; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi; si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies; c'est comme cela que je l'ai gagné.»

SAINT-MARC-GIRARDIN.

¹ Magistrat à la cour de Louis XV (1668-1751).

² Duc de Dantzig (1755-1820).

31. *La moisson dans le Midi.*

Je souhaite que vous ayez une aussi belle récolte à vos deux fermes que nous avons à ce pays-ci. La moisson est déjà fort avancée et elle se fait plaisamment ici au prix de la coutume de France, car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe; on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec; et dès le premier jour on le porte à l'aire, où on le bat aussitôt. Ainsi, le blé est aussitôt coupé, lié et battu. Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment et se relèvent aussitôt.



Racine

Pour moi, je ne vois cela que de mes fenêtres; l'air est aussi chaud que dans un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour.

Jean RACINE à son fils

32. *La Basse Seine.*

J'ai descendu en bateau à vapeur la Seine de Rouen au Havre. J'avais alors quatorze ans; mon père me faisait faire mon premier voyage. Tout était nouveau pour moi et j'admirais. Entre deux rangées de hauts coteaux, la Seine serpente et dessine cinq courbes gracieuses en se rapprochant ou en s'éloignant successivement de l'une ou des l'autres des deux lignes de hauteurs qui encadrent la vallée. Sans être très varié, le paysage se renouvelle et soutient l'attention du

voyageur, de temps à autre apparaît un village, dont le clocher perce au-dessus des peupliers, même une petite ville, telle que Caudebec perché sur son coteau, un vieux monument qui réveille un souvenir historique comme l'abbaye de Jumièges ou le château de Tancarville.

LEVASSEUR

33. *Bonté de Lamennais.*

Il avait été recommandé à Lamennais, atteint d'une forte bronchite, de ne prendre que des boissons chaudes. Or, un matin, une dame qui avait pour le vieillard une filiale affection le trouva en train de déjeuner d'une tasse de lait froid. «Et quoi s'écria-t-elle, voilà comme vous suivez la prescription du docteur! Du lait froid, y pensez-vous? Vous voulez donc aggraver votre mal?—Mais non, ma chère enfant... ça ne me fera pas de mal, je vous assure.—Je vous assure, moi, répliqua la dame, que c'est très mauvais, très dangereux même. Comme s'il en coûtait beaucoup de faire chauffer cela: vous avez là votre petit poêle.—Je sais bien, je sais bien, mon enfant, mais...—Mais la paresse de l'allumer, n'est-ce pas?—Eh bien, oui, la paresse de l'allumer, vous dites vrai... mais une autre fois...—Une autre fois, non pas! Je l'allumerai, moi, votre poêle, car je n'entends pas que vous buviez froid.»

La dame disposait déjà tout pour allumer le feu. Alors le vieillard d'un air suppliant: «Non, laissez cela, n'allumez pas ce poêle, je vous prie.—Je ne laisserai rien du tout...» Et déjà l'allumette flambe. Mais le philosophe d'un air tout alarmé: «Attendez, attendez, je vais vous dire la vérité.—La vérité?—Eh! c'est que voyez-vous, il y a de petits oiseaux qui ont mis leur nid là, au dehors, sous le toit, à la sortie du tuyau... et quand je fais du feu, de la fumée...et bien, les pauvres petits, ça les ennuie.»

E. MULLER

34. *Les devoirs d'un premier commis.*

Je suis chargé de la correspondance dans une maison de commerce; mon travail n'est pas des plus simples. Plusieurs commis écrivent sous ma direction; ils sont parfois négligents et je suis seul responsable. Il faut que je vérifie tout: la date et l'adresse sont-elles exactes? Les lettres sont-elles bien cachetées et affranchies? Sont-elles inscrites dans le journal? Les a-t-on portées à la poste à temps? et cela n'est que l'accessoire; le contenu des lettres est le principal. Est-il clairement exprimé? N'y a-t-il pas de malentendu possible? j'expédie en moyenne soixante lettres par jour. Ma tâche, vous le voyez, n'est pas de plus faciles. X.

35. *La langue grecque.*

Le 8 Octobre 1780.

W Je vous fais mon compliment sincère, mon ami, sur un don du ciel que je ne vous connaissais pas. Vous avez une belle mémoire! C'est un grand bonheur. Rien n'est plus utile pour nous et pour les autres. Elle est de première nécessité dans les affaires, c'est un trésor pour la vieillesse de ceux qui aiment les lettres comme vous. X.

La mémoire est la clef des langues. Si vous me permettez encore de vous donner un conseil, je vous inviterai à apprendre la langue grecque à vos heures perdues. Je suis aujourd'hui au désespoir de l'avoir abandonnée en sortant du collège où je la bégayais. Je donnerais toute chose au monde pour qu'elle me fût aussi familière que le latin. Virgile, Horace et Ovide font tout l'amusement de mes vieux jours; et j'enrage de ne pouvoir lire Homère, les tragiques grecs et Démosthène que dans les traductions.

C'est sûrement la plus belle des langues et la plus négligée de ce siècle-ci. Ce n'est pas la mer à boire; ce n'est rien

quand on a de la mémoire et des principes de grammaire et de syntaxe. Vous en viendrez aisément à bout.

CH. COLLÉ

36. *L'étude de la géographie.*

Quel spectacle plus admirable et quel plus grand récit que celui des conquêtes incessantes de l'homme sur la nature! Qu'on prenne une mappemonde: l'histoire entière de l'humanité s'y trouve inscrite avec les vicissitudes du passé et les grandes perspectives de l'avenir. C'est autour de cette mer enfermée de toutes parts, semée d'îles, dont les baies et les golfes pénètrent au sein des terres, et sur laquelle s'allongent, de l'orient à l'occident, trois péninsules destinées à un si glorieux avenir, que naissent et se développent les premières civilisations de la moitié du monde. Cependant, les temps ont marché; les sociétés se sont transmises l'une à l'autre le flambeau civilisateur; de nouveaux venus, curieux, avides, intelligents, sont descendus des froides contrées de l'est et du nord, il faut que le foyer s'élargisse; la Méditerranée ne suffit plus, avec son riche littoral, au déploiement de l'activité humaine: à l'Atlantique maintenant.

X.

37. *L'Humanité.*

Je devais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma première jeunesse; je verse presque des larmes en y songeant. Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couvert de mousses, les maisons d'alentour construites de blocs primitifs,



Ernest Renan

les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire attestaient que depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'oubli et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine, avec un effroi que je ressens encore... Parmi tous ces simples qui sont là, à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue...

Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau; car la Bretagne vit encore, et ils ont contribué à faire la Bretagne; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste chœur, sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et quand la Bretagne ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira: Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau vivra comme nous dans ce grand nom immortel, il aura fourni sa petite part à cette grande résultante... ✓

ERNEST RENAN

38. *La Grèce.*

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule: le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer; avec une grâce séduisante elle vient partout chercher le voyageur et semble à chaque instant lui dire: «Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle.»

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poètes grecs : tous ont traité avec un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent sur le flots, la scène de l'Illiade est une plage.

X.

39. *Les Disciples de Pythagore*¹

Les disciples de Pythagore se levaient de très grand matin. Leur réveil était suivi de deux examens, l'un des choses qu'ils avaient dites ou faites la veille, l'autre de celles qu'ils devaient faire dans la journée. Après avoir passé une robe blanche, ils prenaient leur lyre et chantaient à l'horizon. Alors, ils allaient chacun en particulier, se promener dans des bosquets riants ou des solitudes agréables. De savantes conversations les attendaient à leur retour. Pythagore leur disait un jour : « Qu'est-ce que l'univers ? l'ordre. Qu'est-ce que l'amitié ? l'égalité. » Ces définitions sublimes attachaient et élevaient les esprits. La première eut un tel succès qu'elle fut substituée aux anciens noms que les Grecs avaient jusqu'alors donnés à l'univers. Après le dîner, les disciples se réunissant deux à deux, trois à trois, se livraient à la promenade et discutaient entre eux les leçons qu'ils avaient reçues dans la matinée.

BARTHELEMY

40. *Damon et Phintias.*

Denys¹ le Jeune, tyran de Syracuse, sur une simple dénonciation, avait condamné Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

¹ Philosophe du VI^e siècle avant J.-C.

¹ Tyran de Syracuse (368-344 av. J.-C.)

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas. Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice: il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami; et au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre.

BARTHÉLEMY

41. *Industrie de l'homme.*

En étudiant la nature, l'homme a trouvé les moyens de lui donner de nouvelles formes. Il s'est fait des instruments; il s'est fait des armes; il a élevé les eaux qu'il ne pouvait pas aller puiser dans le fond où elles étaient; il a changé toute la face de la terre, il en a fouillé les entrailles, il y a trouvé de nouveaux secours; ce qu'il n'a pu atteindre, de si loin qu'il a pu, l'a perçu, il l'a tourné à son usage. Ainsi les astres le dirigent dans ses navigations et dans ses voyages. Ils lui marquent les saisons et les heures.

BOSSUET

VI. LOUIS RATISBONNE

42. *Cinq ans*

« J'ai cinq ans maintenant, n'est-ce pas? — Non, petite, Mais tu les auras; va! Cela vient assez vite!

— Cela ne viendra pas, soupire le marmot;

Car tu m'avais promis que ce serait bientôt!

— Je n'ai pu là-dessus rien du tout te promettre!

Je ne puis avancer le temps, ni le remettre.

Ce sera dans trois mois, dit la mère en riant.

— Oh! trois mois c'est bien long, fit l'enfant suppliant.

— Eh bien, je te promets, si tu veux être sage,

Que l'on te donnera beaucoup plus que ton âge!

43. *Les trois questions.*

Il était jadis en Espagne
Un grand monarque, et puis encor
Un petit pâtre de montagne,
Un enfant, mais qui parlait d'or.

Dans son palais, devant son trône,
Le roi fit venir le berger :
« Pour ta sagesse l'on te prône,
Mon fils, et je veux en juger.

Si tu parviens à me répondre
A trois questions vite et bien,
Et de manière à me confondre,
Mon fils! oui, tu sera le mien.

Dis-moi combien la mer profonde,
A de gouttes dans son sein ?
— La chose est la plus simple au monde,
Quoique l'Océan soit bien plein.

Seulement, je vous en supplie,
Défendez bien, ô Majesté,
Qu'il tombe une goutte de pluie
Que lorsque j'aurai tout compté.

— Pour lors dis-moi combien d'étoiles
Brillent au fond du firmament
Et de la nuit percent les voiles ?
Je vous répondrai couramment

Rassemblez-les des hautes voûtes,
Dites-leur de descendre ici,
Et je vous les compterai toutes,
Les plus petites même aussi.

— Or ça, combien, peux-tu le dire,
Aura de jours l'éternité ?

— Ce que vous demandez-là, Sire,
C'est moins que rien, en vérité.

Commandez, ô monarque auguste,
Que le temps s'arrête en son cours,
Et je ferai le compte juste
De l'infinitude des jours.

— Ton esprit est fin pour ton âge,
Mon petit pâtre, dit le roi.
Tu m'as répondu comme un sage ;
Sois mon fils, et reste avec moi ! »

Louis RATABONNE (1827-1900), né à Strasbourg, littérateur français, auteur de la : *Comédie enfantine*.

VII. THÉOPHILE GAUTIER

44. *Voyage en Espagne.*

C'est en voyage que les Espagnols reprennent leur antique originalité, et se dépouillent de toute imitation étrangère : le caractère national reparaît tout entier dans ces convois à travers les montagnes qui ne doivent pas différer beaucoup des caravanes dans le désert. L'âpreté des routes à peine tracées, la sauvagerie grandiose des sites, le costume pittoresque des arrieros, les harnais bizarres des mules, des chevaux et des ânes marchant par files, tout cela vous transporte à mille lieues de la civilisa-



Théophile Gautier

tion. Le voyage devient alors une chose réelle, une action à laquelle vous participez. Dans une diligence, l'on n'est plus un homme, l'on n'est qu'un objet inerte, un ballot ; vous ne différez pas beaucoup de votre malle. On vous jette d'un endroit à un autre, voilà tout. Autant vaut rester chez soi. Ce qui constitue le plaisir du voyageur, c'est l'obstacle, la fatigue, le péril même. Quel agrément peut avoir une excursion où l'on est toujours sûr d'arriver, de trouver des chevaux prêts, un lit moelleux, un excellent souper et toutes les aisances dont on peut jouir chez soi ? Un des grands malheurs de la vie moderne, c'est le manque d'imprévu, l'absence d'aventures... Encore un siècle de perfectionnement, et chacun pourra prévoir à partir du jour de sa naissance, ce qui lui arrivera jusqu'au jour de sa mort. Il deviendra impossible de distinguer un Russe d'un Espagnol, un Anglais d'un Chinois, un Français d'un Américain. L'on ne pourra même plus se reconnaître entre soi, car tout le monde sera pareil. Alors un immense ennui s'emparera de l'univers, car le principal mobile de la vie sera éteint : la curiosité.

45. *Une capitale. — Paris.*

Il est aussi difficile de fonder une capitale que de la défaire. La volonté n'y peut rien, il y faut la lente élaboration des siècles, un concours de circonstances qu'on ne peut provoquer mais qu'on subit, des conditions de climat et de topographie, une facilité de cristallisation autour d'un noyau primitif, un charme qui attire et retienne... Une capitale, c'est la réunion de l'intelligence, de l'activité, du pouvoir, de la richesse, du luxe, du plaisir, accumulés dans le milieu le plus favorable, un bazar où affluent tous les produits du monde, un musée toujours ouvert pour l'exposition des chefs-d'œuvre de l'art, une bibliothèque où il ne manque aucun livre, fût-il introuvable... C'est là que se rendent tous les courages, toutes les ambitions, tous les génies.

Une capitale n'est pas un être isolé ; dans les veines de Paris coule le sang de la France. Le phosphore de son cerveau est fait de la flamme de tous les esprits qu'il absorbe, esprits accourus du Nord et du Midi, de l'Ouest et de l'Est : car les vrais Parisiens autochtones sont bien moins nombreux qu'on le pense. Son âme multiple se compose de toutes ces âmes fondues avec la sienne et représente beaucoup mieux le pays dans son ensemble que toutes ces originalités locales de départements ayant une saveur propre, un accent distinct. Il les accueille, ces provinciaux ; il les dégrossit et les éduqué.

Paris, quoi qu'on dise ou fasse, n'est pas le chef-lieu du département de la Seine, peuplé seulement des naturels de l'endroit... Il en est l'oeil, le coeur et le cerveau, la lumière, la chaleur, la pensée... Sa plaisanterie ailée et lumineuse comme une abeille dans un rayon d'or harcèle et pique la sottise... Sa légèreté n'est qu'une sagesse qui voltige... Pour avoir de l'esprit, du goût, de la grâce, pour apprendre à causer, à s'habiller, à plaire, il faut venir à Paris comme les Romains allaient à Athènes, et quand on a l'approbation de cet arbitre des élégances, on peut se présenter partout, sûr d'être bien accueilli.

46. Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche.
Cloches, carillonnez gaîment !
Jésus est né : la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid ;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

47. *La Source.*

Tout près du lac filtre une source,
Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh ! quelle joie !
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent : ne m'oubliez pas !
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
Qui sait ? Après quelque détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours,

Je borderai de mon écume
Ponds de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'océan où tout finit. »

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir ;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe ;
Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.

Théophile GAUTIER (1810-1872), né à Tarbes. A écrit, en vers et en prose, des récits d'une forme achevée. Peintre dans sa jeu-

nesses, il s'est appliqué à faire des descriptions et des récits aussi pittoresques et colorés que de véritables tableaux. De son œuvre très étendue, on lit surtout : *Emaux et Camées*, recueil de poésies, et *Le Capitaine Fracasse*, roman historique, son chef-d'œuvre.

VIII. EDMOND ABOUT

48. *L'omnibus parisien.*

Le type de l'association, c'est l'omnibus. Un modeste Parisien qui veut aller de la Madeleine¹ à la Bastille, peut le faire en contribuant pour trois sous à cette association roulante qui n'est ni subventionnée, ni surveillée par l'Etat et qui n'en marche que mieux. En réalité, l'omnibus n'est pas seulement une voiture à quatre roues, c'est le char du progrès, c'est le symbole de l'association pacifique et libre. On y entre quand on veut, on en sort sans demander permission à personne ; tous les associés y ont les mêmes droits pour leur argent. Quels que soient votre tenue, la forme de votre chapeau, le journal que vous lisez, on n'aura garde de vous réclamer un sou de plus.

49. *Les exhortations du grand-père.*

Dans ces deux mois, les derniers que je devais passer auprès de lui, il sembla prendre à tâche de récapituler tous les conseils qu'il m'avait donnés en ma vie. Il me recommandait d'honorer notre nom, comme s'il avait cru que j'étais seul à le porter après lui. Je remarquai qu'il me traitait moins en garçon de seize ans qu'en futur chef de famille, pla-



¹ Une des principales et des plus belles églises de Paris ; elle a la forme d'un temple grec.

çant sous ma protection d'écolier mes oncles, mes cousins, ma mère et grand'maman elle-même... Je protestais quelquefois, en pleurant, contre cette espèce d'investiture ; je lui faisais remarquer qu'il n'avait pas soixante-quinze ans, qu'il était charpenté comme un chêne, que sa santé pourrait se rétablir s'il voulait consulter un médecin. Il secouait la tête avec un sourire triste et répondait : « Tu as raison de parler ainsi, mais je sais mon affaire. Ma besogne sera bientôt finie, et la tienne va commencer. »

50. *La solidarité.*

Il n'y a pas aujourd'hui un homme intelligent qui ne se sente lié par de fils invisibles à tous les hommes passés, présents et futurs. Nous sommes les héritiers de tous ceux qui sont morts, les associés de tous ceux qui vivent, la providence de tous ceux qui naîtront. Pour remercier dignement les travailleurs innombrables qui ont rendu notre habitation si belle et si commode, il faut la livrer plus belle et plus commode aux générations futures.

Il n'est pas d'homme si pauvre et si mal doué qui ne puisse contribuer au progrès, dans une certaine mesure. Celui qui a planté l'arbre a bien mérité ; celui qui le coupe et le divise en planches a bien mérité ; celui qui assemble les planches pour faire un banc a bien mérité ; celui qui s'assied sur le banc, prend l'enfant sur ses genoux et lui apprend à lire a mieux mérité que les autres.

51. *La route du temple d'Egine.*

Cette route est si variée qu'on y marcherait toute la vie sans se lasser : tantôt elle suit le versant d'une montagne rude et escarpée ; tantôt elle descend dans des ravins immenses, peuplés d'arbres de toute espèce et revêtus de grandes fleurs sauvages que nos jardins devraient envier. Quelques

énormes figuiers tordent leurs bras puissants au milieu des amandiers au feuillage grêle; on rencontre çà et là des orangers d'un vert sombre, des pins roussis par l'hiver, des cyprès aux formes bizarres, et, d'espace en espace, le roi des arbres, le palmier, élève sa belle tête échevelée. Dorez tout ce passage d'un large rayon de soleil; semez partout des ruines anciennes et modernes, des églises sur tous les sommets, sur tous les versants des maisons turques carrées comme des tours, couronnées de terrasses et proprement blanchies à la chaux; sur les chemins, de petites troupes d'ânes portant des familles entières; dans les champs, des troupeaux de brebis; des bandes de chèvres sur les rochers; çà et là quelques vaches maigres couchées sur le ventre, et fixant sur le voyageur leurs gros yeux étonnés; et partout le chant des alouettes qui s'élèvent dans l'air comme pour escalader le soleil; partout le bavardage impertinent des merles qui se réjouissent de voir pousser la vigne, et des centaines d'oiseaux de toute sorte, se disputant à grands cris une goutte de rosée que le soleil a oublié de boire. Je l'ai revue bien des fois, cette route charmante, et, qu'on y glisse sur les rochers, qu'on s'y baigne les pieds dans l'eau des ruisseaux, je voudrais la parcourir encore.

Edmond ABOUT, né à Dieuze (Meurthe-et-Moselle) (1828-1885). — Il fut l'un des plus brillants représentants de l'esprit français dont il eut toutes les qualités de clarté, de bon sens, de souplesse, de vivacité spirituelle. Comme journaliste, il a occupé une place prépondérante à la direction du *XIXe Siècle*. Comme romancier, il est l'auteur d'œuvres justement populaires: *Le Roi des montagnes*, *Le Roman d'un brave homme*, etc. About a laissé aussi des relations de ses voyages: *De Pontoise à Stamboul*, *La Grèce contemporaine*.

IX. ALPHONSE KARR

52. *Le Ruisseau.*



Alphonse Karr

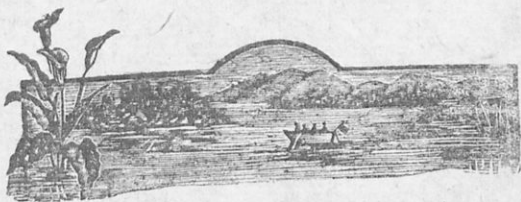
C'était un heureux ruisseau : il n'avait absolument rien à faire que couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums. Mais les cieus et la terre sont envieux du bonheur et de la bonne paresse. Un jour mon cher frère Eugène et un habile ingénieur causaient sur les bords de ce ruisseau et parlaient assez mal de lui. « Ne voilà-t-il pas, disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe, au lieu

de travailler et de payer le terrain qu'il occupe, comme le doit tout honnête ruisseau? Ne pourrait-il pas moudre le café et le poivre? — Et aiguïser les outils? ajouta l'ingénieur. — Et scier le bois? » dit mon frère. Et je tremblais pour le ruisseau; et je compris l'entretien en criant très fort. Hélas! Je ne pus le protéger que contra eux. Il ne tarda pas à venir dans le pays un brave homme que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette dans la mer. Cette homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y chercher des rimes ou des souvenirs, ou d'y endormir ses pensées au murmure de l'eau. « Mon ami, disait-il au ruisseau, tu te promènes à ton aise, tu chantes à faire envie; mais moi, je travaille, je me fatigue; et il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je t'apprendrai: tu seras bien vite au courant de la besogne. » Bientôt une roue, des engrenages, une meule furent apportés au ruisseau.

Depuis longtemps il travaille, il fait tourner une grande roue, qui en fait tourner une petite, qui fait tourner la meule. Il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson monotone et heureusement mélancolique; il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui; il bondit, il écume, il travaille, il repasse des couteaux. Pauvre ruisseau! tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe; tu as murmuré trop haut ta douce chanson.

53. Colère et politesse.

Il est d'usage à Gênes¹ pour les inférieurs ou pour ceux qui, par politesse, veulent faire semblant de se considérer comme inférieurs, de ne jamais parler qu'à la troisième per-



sonne, et de dire ou de sous-entendre Son Excellence. Cette forme de langage est tellement habituelle que rien ne la fait changer.

Un habitant de Gênes me pria un matin de l'accompagner à bord d'un navire mouillé dans le port; pour cela il appela un batelier qui nous attendit et nous ramena; il lui mit dans la main une pièce de monnaie qui, selon le batelier, ne rémunérait pas suffisamment le service qu'il nous avait rendu: «Elle n'est pas bien généreuse», dit-il. Le batelier nous suivit, se plaçant à côté du Génois, et, un pas en ar-

¹ Grande ville et port important de l'Italie.

rière, il dit d'une voix tantôt dolente, tantôt irritée: «Son Excellence ne pense pas que j'ai une famille à nourrir et que ce n'est pas pour mon plaisir que je travaille.»

Nous entrâmes dans une boutique où j'avais quelques emplettes à faire. Le batelier nous attendit à la porte et reprit sa place à côté du Génois: «Elle prend le pain des malheureux, elle fait travailler un pauvre facchino et ne veut pas le payer.»

Nous entrâmes dans une église. Le batelier entra avec nous, prit de l'eau bénite, se mit à genoux sur la dalle, et pria sans doute contre mon compagnon. A la sortie, il était à sa place. Nous traversâmes toute la ville, nous fîmes une visite dans une maison où nous passâmes une heure et demie. Le batelier nous attendit à la porte. Nous revînmes au café de la Concorde pour dîner. Il s'assit sur l'escalier de marbre et nous attendit, puis il nous escorta jusqu'au théâtre en disant: «Son Excellence est une voleuse, son Excellence est une canaille, son Excellence dansera au gibet, son Excellence peut être sûre que j'irai lui voir tirer la langue.» Le théâtre finit à onze heures et demie. Au moment où je quittai mon compagnon, j'entendis la voix du batelier qui le suivait.

«Quelle vergogne pour son Excellence; je donnerai des coups de couteau à son Excellence, et je le ferai manger aux poissons.» Je pense qu'il aura au moins reconduit le Génois jusque chez lui. Peut-être a-t-il passé la nuit à sa porte.

54. *Charité anonyme.*

Un jour que je me promenais sur les falaises, je vis sur l'herbe drue un homme dont les vêtements annonçaient la plus affreuse misère; un vieux chapeau fauve et chauve était rabattu sur ses yeux; son habit avait été noir et avait eu des boutons; ses bas s'étaient percés à travers les trous de ses bottes; sa barbe accusait une végétation de cinq à six

Μαρίος
Καρναύης
ἐν Κασοπόλει

jours. Emu de compassion, je m'arrêtai à contempler ce spécimen d'une triste misère. Tout à coup, je tirai de ma poche une pièce de cinq francs, et je l'enveloppai bien serrée dans un morceau de journal. Alors, faisant un détour, je m'avançai presque en rampant jusqu'à l'homme endormi. J'avais aperçu une poche de pantalon béante depuis longtemps, dépourvue du bouton destiné à la fermer; car pourquoi l'aurait-on fermée? Je faisais un pas, puis j'attendais que le léger bruit que fait en se relevant l'herbe comprimée eût cessé... Jamais un voleur ne retint autant son haleine. J'arrivai debout derrière la tête du dormeur; là, je me permis de respirer franchement une fois. Puis je me baissai lentement, puis j'étendis le bras et j'insinuai doucement ma main dans cette poche béante, affamée; puis j'y posai le petit paquet. Je retirai ma main, je me relevai, je m'éloignai avec les mêmes précautions; le pauvre diable ne s'était pas réveillé.

Oh! le cher homme, quel grand plaisir il me fit ce jour-là! et comme j'aurais voulu, par reconnaissance, lui avoir donné davantage! Si par hasard ces lignes tombent sous ses yeux, qu'il reçoive mes remerciements.

Alphonse KARR, né à Paris en 1808, mort à Saint-Raphaël en 1890. — Ecrivain à l'esprit brillant, enjoué, à la verve satirique, auteur des *Guêpes*, spirituels pamphlets, et de romans: *Sous les tilleuls*, etc.

X. XAVIER DE MAISTRE

55. *L'Affection d'une soeur.*



Xavier de Maistre

La présence de ma soeur rendait vivante la retraite que j'habitais; j'entendais le bruit de ses pas dans la solitude. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Maintenant, il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin la fleur effeuillée ou la branche d'arbrisseau qu'elle laisse tomber en passant; si je suis seul, il n'y a plus ni mouvement, ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe; sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelque-fois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles ou un beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je l'avais priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une soeur?

56. *L'espérance à l'avenir.*

J'avais un ami, la mort me l'a ôté au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. La nature, indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose; les arbres se couvrent de feuilles, les oiseaux chantent, et le soir, tandis que la lune brille dans

ciel, et que je médite, j'entends le chant du grillon caché dans l'herbe qui couvre la tombe de mon ami. Tous les malheurs de l'humanité ne sont comptés pour rien dans le grand tout!

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser. Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai.

57. *L'amitié d'une chienne.*

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer; le lendemain, à la pointe du jour, elle est près de mon lit, dans une attitude respectueuse; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, encore plus de connaissances;—et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de service! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère Rosine qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

58. *La brosse.*

«Morbleu! dis-je un jour à mon domestique, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse. Quelle tête! quel animal!»

Il ne répondit pas un mot, il n'avait pas répondu la veille à une pareille incartade. «Il est si exact!» me disais-je. Je n'y concevais rien.

«Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers,» lui dis-je en colère. Pendant qu'il s'en allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas; j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. «Quoi! dis-je alors en moi-même, il y a donc des gens qui décrochent les souliers des autres pour de l'argent!» Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer; je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. «Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent?» Un demi-sourire de satisfaction parut sur ses lèvres à cette demande.

«Non, Monsieur, il y a huit jours que je n'ai plus le sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes.»—«Et la brosse! c'est sans doute pour cela!» Il sourit encore. Il aurait pu dire à son maître: «Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi vingt-trois livres dix sous quatre deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse.» Il se laissa traiter injustement

plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère. Que le ciel le bénisse! «Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter une brosse.—Mais, Monsieur, voulez-vous rester ainsi, avec un soulier blanc et l'autre noir?—Va, te dis-je, acheter une brosse; laisse, laisse cette poussière sur mes souliers.» Il sortit. Je pris le linge et je nettoyai délicatement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

Xavier DE MAISTRE, né à Chambéry en 1764, mort en 1839 à Saint-Petersbourg, où il s'était réfugié pendant la Révolution, est un écrivain aimable et d'une délicate sensibilité. Ses trois nouvelles: *La jeune Sibérienne*, *Les Prisonniers du Caucase*, et *le Lépreux de la Cité d'Aoste* sont d'une lecture attachante.

XI. CHATEAUBRIAND

59. *Le jeune oiseau.*

Aussitôt que les arbres ont dépouillé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Mille palais s'élèvent; chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes: un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se préci-



Chateaubriand

pite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler ce vaste ciel, la cime ondoyante de ces pins et ces abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel.

60. *Ma bonne.*

Je m'attachai à la femme qui prit soin de moi, excellente créature appelée la Villeneuve, dont j'écris le nom avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une espèce de surintendante de la maison, me portant dans ses bras, me donnant, à la dérobee, tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant et marmottant toujours : « C'est celui-là qui ne sera pas fier ! qui a bon cœur ! qui ne rebute point les pauvres gens ! Tiens, petit garçon ! » et elle me bourrait de vin et de sucre.

La Villeneuve venait de mourir. En allant la pleurer au bord du lit vide et pauvre où elle expira, j'aperçus le petit chariot d'osier dans lequel j'avais appris à me tenir debout sur ce triste globe. Je me représentais ma vieille bonne, attachant du fond de sa couche ses regards affaiblis sur cette corbeille roulante ; ce premier monument de ma vie en face du dernier monument de la vie de ma seconde mère, l'idée des souhaits de bonheur que la bonne Villeneuve adressait au ciel pour son nourrisson en quittant le monde, cette preuve d'un attachement si constant, si désintéressé, si pur, me brisaient le cœur de tendresse, de regrets et de reconnaissance.

61. *Mon pèlerinage.*

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! Une

feuille sèche que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix semblait me dire: «Homme, la saison de la migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande.»

62. *Les canards sauvages.*

Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe de canards sauvages, tous rangés à la file, traversent en silence un ciel mélancolique. S'ils aperçoivent du haut des airs quelque manoir gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre; ils attendent la nuit, et font des évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du bois enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout à coup sur les eaux, qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

63. *Le chant du Rossignol.*

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées, lorsque les forêts se taisent par degrés, que pas une mousse ne soupire, que la lune dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir: le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des poses; il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence! Que ses accents sont changés! Quelle tendre mélodie! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie: l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien ne fait que changer la clef, et la cantate de plaisir est devenue la complainte de la douleur.

64. *Le paysage d'Athènes*

Il faut se figurer les environs d'Athènes comme un espace tantôt recouvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardin traversant les champs. J'ai vu, du haut de l'Acropole le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette: les corneilles qui nichent autour

de la citadelle planaient au-dessus de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour. Athènes, l'Acropole et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher ; au loin, la mer et le Pirée étaient blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

François-René de CHATEAUBRIAND (1768-1848). Né à Saint-Malo. Le plus grand écrivain français du commencement du XIXe siècle. Défenseur de la religion chrétienne, il en a célébré la beauté dans : *Le génie du christianisme*, *Atala*, *René*, *Les Martyrs*. Il a raconté sa vie dans le plus beau de ses ouvrages : *Les Mémoires d'outre-tombe* ; il expose sa jeunesse, son éducation bretonne à Saint-Malo et au château de Combourg, ses jeux et ses rêveries d'enfants. Il a voyagé en Amérique et décrit la nature sauvage dans un style merveilleux de couleur et d'harmonie.

XII. DIVERS POÈTES

65. *Le lierre et le rosier.*

Un lierre, en serpentant le long d'une muraille,
Vit un petit rosier et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond : « Apprends que sans appui
J'ai su m'élever par moi-même ;
Mais toi dont l'orgueil est extrême,
Tu ramperais encore sans le secours d'autrui,

LE BAILLY

4

66. *L'espérance.*



Ouvrez! ouvrez! je suis bonne nouvelle!
Je viens de loin, et mes pieds sont poudreux.
Vous m'attendiez: j'accours dès qu'on
[m'appelle;
Ouvrez! j'arrive avec des biens nombreux.

Prenez ceci, puis ceci, puis encore:
Voilà de quoi remplir bien des beaux jours.
Adieu! j'entends une voix qui m'implore.
Gardez mon nom, je reviendrai toujours.

Mme DESBORDES-VALMORE

67. *En hiver.*

La glace pend au bout des branches,
Et sur la plaine et sur les eaux
La neige étend ses nappes blanches.
O les pauvres petits oiseaux!

Les orphelins dans leurs mansardes
Vont se coucher tout grelottants:
Ils n'ont ni pain, ni feu, ni hardes.
O les pauvres petits enfants!

Riches, soyez-leur charitables;
Et, pour Jésus qui souffre en eux,
Faites des miettes de vos tables
Le festin de ces malheureux.

A. PAYSANT

68. *Les oiseaux du cimetière*

Chers oiseaux, dans nos cimetières,
O vous qui venez habiter,
Dites, que venez vous chanter
Sur les tombes qui nous sont chères?

Est-ce l'éloge de la Mort
Qui nous donne la délivrance?
Serait-ce un hymne à l'Espérance
Qui nous berce et qui nous endort?

Non; peut-être vos voix vibrantes,
Ce charme des bois et du nid,
A Dieu portent dans l'infini
Les plaintes des âmes errantes.

Ou, peut-être, chacun de vous,
Né de la vie et de ses drames,
Est une de ces pauvres âmes
Qui s'oriente parmi nous.

Malgré la paix du cimetière,
On voit, dès le soleil levant,
Quelques oiseaux chanter souvent
Sur les tombes qui nous sont chères.

LÉOPOLD LALUYÉ

69. *Le Jour des Morts.*

Vous qui dormez sous la terre,
Chers morts, nous entendez-vous?
Vous qu'on a portés dans le cimetière,
Votre souvenir nous est triste et doux.

Ah! quelle douleur profonde,
Père ou mère, frère ou sœur,
Le jour où soudain pour un autre monde
Vous avez quitté la famille en pleurs!

Près de la funèbre couche
On posa du buis béni,
Puis on vous ferma les yeux et la bouche:
Et nous pleurions tous, rangés près du lit.

Las! vos paupières sont closes,
Le son de vos voix s'est tu :
Mais nous vous dressons des autels de roses
Et nous garderons toutes vos vertus!

MARC LEGRAND

70. *A ma Patrie.*

O mon foyer paternel, ma Patrie!
Quelle tendresse ardente j'ai pour toi!
Quand chaque fleur partout sera flétrie,
Ma belle Rose embaumera pour moi.

A l'étranger, pauvre et gai, je mesure
A tes sommets les royales grandeurs.
Fier mendiant, dans l'oubli, sans murmure,
J'ai repoussé leurs fastes séducteurs.

Quand loin de toi mon courage s'affaisse,
— O mon pays, combien j'en ai souffert!
Qu'un de tes fils à mes yeux apparaisse,
Mon cœur alors au bonheur est ouvert.

Mon univers, c'est toi, terre chérie!
Je ne demande, à l'heure du trépas,
Qu'une humble tombe au sol de ma Patrie.
A ton enfant ne la refuse pas!

D'un corps mortel dispersant la poussière,
Je dis à Dieu: «Fais qu'aujourd'hui, Seigneur,
De ta plus belle étoile, à ma prière,
Sur mon pays rayonne la splendeur!»

ARTHUR DUBOIS

71. *Prière au printemps*

Toi qui fleuris ce que tu touches,
Qui, dans les bois, aux vieilles souches
Rends la vigueur,
Le sourire à toutes les bouches
La vie au cœur ;

Qui changes la boue en prairies,
Sèmes d'or et de pierreries
Tous les haillons.
Et jusqu'au seuil des boucheries
Mets des rayons !



Sully Prudhomme

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts !

Qu'ils ne soient pas les seuls au monde
Pour qui tu restes inféconde,
Saison d'amour !
Mais fais germer dans leur poussière
L'espoir divin de la lumière
Et du retour !

SULLY PRUDHOMME.

72. *Le village endormi.*

Nul troupeau n'erre ni ne broute,
Le berger s'allonge à l'écart ;
La poussière dort sur la route,
Le charretier sur le brancard.

Le forgeron dort dans la forge;
Le maçon s'étend sur un banc;
Le boucher ronfle à pleine gorge,
Les bras rouges encore de sang.

La guêpe rôde au bord des jattes;
Les ramiers couvrent les pignons;
Et, la gueule entre les pattes,
Le dogue a des rêves grognons.

SULLY PRUDHOMME.

73. *La soirée en famille.*

Lorsque l'on est encor petit et que vient l'heure
Où le jour n'est plus là sans qu'il fasse encor nuit,
Quelle joie! Au dehors, c'est l'hiver, le vent pleure;
Au dedans le feu clair danse en flambe à grand bruit.

«N'allumez pas encor la lampe. Chut! Silence!
Grand'mère, contez-nous l'Ogresse ou l'Oiseau bleu.»
Dans l'horloge de bois le tic tac se balance;
Le grillon fait son cri, le chat dort près du feu.

La troupe des enfants, assise en rond, écoute:
Ah! que ce conte est beau! qu'il fait peur et plaisir!
Mais la soupe est fumante; allons, quoi qu'il en coûte,
L'histoire s'entendra demain plus à loisir.

La lampe est arrivée en même temps. Tout brille.
Qu'il fait bon vivre autour de ces plats réchauffants,
Dans l'ordre et dans la paix de l'honnête famille,
A la table où vous rit une troupe d'enfants!

JEAN AICARD.

74. *Le réveil.*

Sur les collines reverdies
Où l'Hiver cesse de neiger,
Le Printemps court d'un pied léger,
Chassant les bises refroidies;

Réveillant les fleurs engourdies,
Et rouvrant l'étable au berger,
Il fait dans les airs voltiger
Les premières ailes hardies;

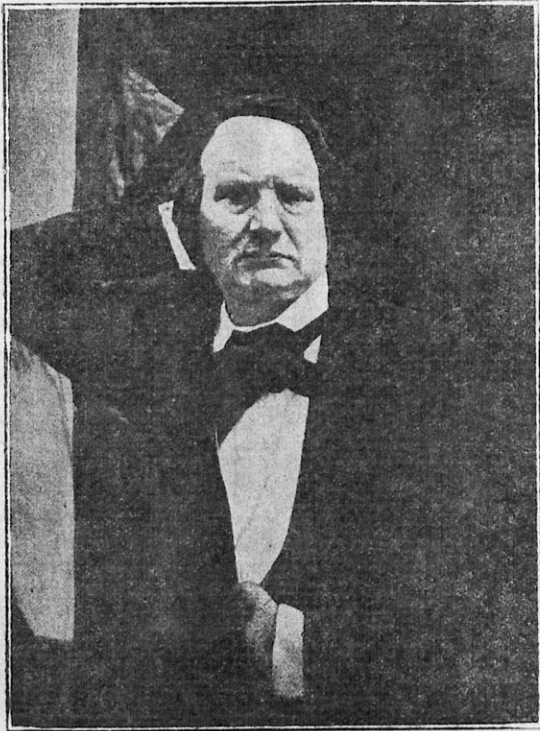
Les aubes enfin attiédies
Recommencent à se franger
D'un peu d'or, longtemps étranger
A leurs tristesses alourdies;

Sur les pelouses rebondies,
Au pied des arbres du verger,
On voit les ombres s'allonger
En lignes chaque jour grandies;

Les eaux joyeuses, déraidies,
Se remettent à voyager;
Et les oiseaux à ramager
Des bouts de chansons étourdies.

A. ANGELLIER.

XIII. V. HUGO
(1853)



75. *Les arbres.*

Arbres de ces grands bois, qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives!
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,

Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime.
Aussi, taillis sacrés, où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

76. *Le mendiant.*

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent,
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour
Je lui criai: «Venez vous réchauffer un peu. [Dieu.

Comment vous nommez-vous?» Il me dit: «Je me nomme
Le pauvre.» Je lui pris la main: «Entrez, brave homme.»
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.
«Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée.» Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé de vers et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.

77. *La mer.*

La mer! partout la mer! des flots, des flots encor!
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor.

Ici les flots, là-bas les ondes;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés
L'œil ne voit que des flots dans l'abîme entassés
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,

Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison;
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon;
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

78. *Les oiseaux en cage.*

De quel droit mettez-vous les oiseaux dans les cages?
De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de la fenêtre?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait, tous ces innocents-là,
Pour être au baigne avec leurs nids et leurs femelles?...
Aux champs les rossignols! Aux champs les hirondelles!

79. *Le soleil déclinait.*

Le Soleil déclinait; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon; sur la pierre d'un champ,
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois.
A l'heure où le mont luit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient dans la plaine.
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux penseur rêvait sous cet azur si beau.
L'Océan devant lui se prolongeait, immense,
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel ! les monts, la mer farouche,
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur,
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

80. La joie du foyer.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphant,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

81. Les conseils de la nature.

Enfants! aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,
Et l'onde, et le sillon, flanc jamais assoupi,
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main, et marchez dans les herbes.
Regardez ceux qui vont liant de blondes gerbes;
Epelez dans le ciel plein de lettres de feu,
Et, quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu...
Et n'oubliez jamais que l'âme humble et choisie
Fait pour la lumière et pour la poésie,
Que les cœurs où Dieu met des échos sérieux
Pour tous les bruits qu'anime un son mystérieux,
Dans un cri, dans un son, dans un vague murmure,
Entendent les conseils de toute la nature.

Victor HUGO (1802-1885) est un des plus grands poètes qui aient existé; il fut la gloire de son pays et de son époque. Son œuvre littéraire est prodigieuse; il a écrit des romans; *Notre Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Quatre-Vingt-Treize*...; des drames: *Hernani*, *Ruy*

Blas... ; et de nombreux recueils de poésies parmi lesquels : *Les Orientales*, *Les Contemplations*, *Les Châtiments*, *La Légende des Siècles*, *L'Art d'être grand-père*, sont les plus admirés.

Victor Hugo est grand par l'abondance de son œuvre où l'élévation du sentiment se joint à la magnificence des paroles, et aussi parce qu'il mit son génie au service de la justice et de la bonté. Son cœur fut plein d'amour pour les malheureux et pour les faibles.

XIV. EDGAR QUINET

82. Une leçon d'égalité.

J'avais pour compagnon inséparable un petit paysan nommé Gustin, plus âgé que moi de trois ou quatre ans, et beaucoup plus fort. Malgré cette différence d'âge et de force, Gustin se soumettait à toutes mes volontés, comme s'il eût été né pour m'obéir. Cette habitude de commander sans raison me dénaturait. J'ordonnais pour le seul plaisir d'être obéi. Ma mère résolut de mettre fin à ce despotisme en herbe. Elle nous fit comparaître tous les deux devant elle, pour donner à Gustin une leçon de fierté, et à moi d'équité. Après m'avoir réprimandé sur ma manie de faire perpétuellement le maître, elle nous dit gravement que Gustin n'était pas né pour obéir à mes fantaisies ; elle entendait bien que nous changerions entièrement de conduite à l'avenir.



Edgar Quinet.

Le barbare ne la comprit que trop ; le lendemain, comme nous étions au bois, et qu'il se sentait fatigué, il ôta ses sabots et m'ordonna de m'en charger.

J'obéis. Nous arrivâmes ainsi devant ma mère, moi portant humblement les deux sabots de Gustin (et ils n'étaient pas légers), Gustin tout fier de me voir tout essoufflé et rendu sous le faix ; et pourtant c'était le plus honnête, le plus doux garçon du village.

Ainsi cette première leçon d'égalité n'avait fait que déplacer le tyran. Combien de fois de grands événements m'ont forcé de me la rappeler !

83. Une hôtellerie espagnole.

Nous entrâmes dans une cour dont la porte se referma sur nous ; après quoi l'hôtesse me dit : « Caballero, descendez ici ; vous n'y manquerez de rien... » Je montai dans le grenier qui se trouva être l'appartement que l'on me réservait. L'hôtesse toujours suivie de son monde y entra avec moi, et après m'avoir montré les agréments du lieu, me pria de commander mon repas. Je n'avais garde de l'oublier étant à jeun depuis Grenade.

— Donnez-moi ce que vous voudrez, lui dis-je ; je m'en rapporte à vous.

— Seigneur, commandez ; vous n'avez qu'à ordonner.

— Qu'avez-vous donc ici ?

— Tout ce qui vous plaira ; voyez ! choisissez !

— Mais enfin ?

— Seigneur, parlez vous-même le premier ; cela vaudra mieux.

— Eh bien, avez-vous de la viande ?

— Non, Seigneur !

— Des œufs ?

— Non, Seigneur !

— Du poisson ? De la farine ? Des pommes de terre ? Du lapin ? Du renard ? Des noisettes ?

— Non, Seigneur ! Il n'y en a pas.

— Alors, faites comme vous l'entendrez... »

Le résultat fut qu'après deux heures d'attente un homme de mine atroce m'apporta avec pompe un grand plat d'une sauce pourpre et étendue. Je le goûtais. Non, depuis que saint Jacques a franchi les Pyrénées, jamais rien de semblable n'a approché des lèvres d'un chrétien. Le pis était

que cette essence de piment brûlait comme l'eau-forte, et mes lèvres en restèrent entamées pour plus de huit jours. Je revins à la charge, je fermai les yeux! Ce feu d'enfer me brûlait les dents. J'y renonçai...

Le jour venu (et j'attendis pour me mettre en route que le soleil pût éclairer la moindre de mes actions) l'hôtesse me demanda le prix de ma nuit; il eût paru exorbitant dans le plus riche hôtel de Londres. Prévoyant l'objection, l'hôtesse, au milieu de ses inséparables acolytes, se mit aussitôt à détailler les délices dont j'avais joui sous son toit. «Eh! Seigneur! disait-elle, comptons. N'avez-vous pas eu, outre un excellent dîner, un appartement de prince, bon escalier, bonne porte, bonne cour, bonne fenêtre, bonne toiture! Et tout cela pour rien!» J'admirais du coin de l'œil la face des bandits qui encadrait la sienne; je jugeai immédiatement, comme elle, que l'on ne saurait être quitte à meilleur marché.

Edgar QUINET (1803-1875).—Edgar Quinet, fut, en même temps qu'un des écrivains français les mieux doués et les plus estimés, un historien de grand talent et un professeur à l'éloquence chaleureuse.

Ses ouvrages ne sont guère à la portée des enfants. On peut cependant recommander la lecture de quelques chapitres de *l'Histoire de mes Idées*,—et du volume publié sous le titre : *Pages choisies à l'usage des Ecoles*.

XV. LAMARTINE

84. *L'agneau.*

J'avais un agneau qu'un paysan de Milly m'avait donné, et que j'avais élevé à me suivre partout, comme le chien le plus tendre et le plus fidèle. Nous nous aimions avec cette première passion que les enfants et les jeunes animaux ont naturellement les uns pour les autres. Un jour, la cuisinière dit à ma mère, en ma présence : «Madame, l'agneau est gras;

voilà le boucher qui vient le demander: faut-il le lui donner?» Je me récriai, je me précipitai sur l'agneau, je demandai ce que le boucher voulait en faire et ce que c'était qu'un boucher. La cuisinière me répondit que c'était un homme qui tuait les agneaux, les moutons, les petits veaux et les belles vaches pour de l'argent. Je ne pouvais pas le croire. Je priai ma mère. J'obtins facilement la grâce de mon ami.

Quelques jours après, ma mère allant à la ville me mena avec elle et me fit passer, comme par hasard, dans la cour d'une boucherie. Je vis des hommes, les bras nus et sanglants, qui assommaient un bœuf; d'autres qui égorgaient des veaux et des moutons, et qui dépeçaient leurs membres encore pantelants. Des russeaux de sang fumaient çà et là sur le pavé. Une profonde pitié mêlée d'horreur me saisit. Je demandai à passer vite. L'idée de ces scènes horribles et dégoûtantes, préliminaires obligés d'un de ces plats de viande que je voyais servis sur la table, me fit prendre la nourriture animale en dégoût et les bouchers en horreur.

Bien que la nécessité de se conformer aux conditions de la société où l'on vit m'ait fait depuis manger tout ce que le monde mange, j'ai conservé une répugnance raisonnée pour la chair cuite, et il m'a toujours été difficile de ne pas voir dans l'état de boucher quelque chose de chose de bourreau. Je ne vécus donc, jusqu'à douze ans, que de pain, de laitage et de légumes et de fruits. Ma santé n'en fut pas moins forte.

85. *Les deux frères.*

Jérusalem était un champ labouré, deux frères possédaient la partie de terrain où s'élève aujourd'hui le temple; l'un de ces frères était marié et avait plusieurs enfants; l'autre vivait seul. Ils cultivaient en commun le champ qu'ils avaient hérité de leur mère. Le temps de la moisson venu, les deux frères lièrent leurs gerbes, et en firent deux tas égaux, qu'ils laissèrent sur le champ.

Pendant la nuit, celui des deux frères qui n'était pas marié eut une bonne pensée; il se dit à lui-même: «Mon frère a une femme et des enfants à nourrir; il n'est pas juste que ma part soit aussi forte que la sienne; allons prenons dans mon tas quelques gerbes que j'ajouterai secrètement aux siennes; il ne s'en apercevra pas, et ne pourra ainsi refuser. Et il fit comme il avait pensé.

La même nuit, l'autre frère se réveilla et dit à sa femme: «Mon frère est jeune; il vit seul et sans compagnie, il n'a personne pour l'assister dans son travail et pour le consoler dans ses fatigues; il n'est pas juste que nous prenions du champs commun autant de gerbes que lui. Levons-nous, et portons secrètement à son tas un certain nombre de gerbes; il ne s'en apercevra pas demain et ne pourra ainsi refuser. Et ils firent comme il avait pensé.

Le lendemain, chacun des deux frères se rendit au champ, et fut bien surpris de voir que les deux tas étaient toujours pareils. Ni l'un ni l'autre ne pouvait intérieurement se rendre compte de ce prodige. Ils firent de même pendant plusieurs nuits de suite; mais comme chacun d'eux portait au tas de l'autre le même nombre de gerbes, les tas demeuraient toujours égaux, jusqu'à ce qu'une nuit, tous deux s'étant mis en sentinelle pour approfondir la cause de ce miracle, ils se rencontrèrent portant chacun les gerbes qu'ils se destinaient mutuellement.

86. Le cheval arabe.

Un Arabe de sa tribu avait attaqué dans le désert le caravane de Damas et la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre

En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait tonné avec sa
Ville de la Syrie.
Ville de la Turquie.

de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha.

Abou-el-Marsch, c'est le nom de l'Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier.

Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt: l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs.

Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix, et ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux; et parvint jusqu'à son coursier.

« Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait de chameau, l'orge ou le doura dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d'Egypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume: qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants.»

En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entrave aux che-

vaux arabes, et l'animal était libre : mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer : il baissa la tête, flaira son maître, et l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes.

En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue.

Toute la tribu l'a pleuré, les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

87. Souvenir de la maison paternelle.

Autour du toit qui nous vit naître,
Un pampre étalait ses rameaux :
Ses grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne, enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

LAMARTINE (1790-1869), né à Mâcon, grand poète lyrique du XIXe siècle. « Ce ne sont pas des vers, disait de lui Barbey d'Aurevilly, c'est de la poésie. C'est sans aucun doute le plus poète de tous les poètes romantiques, si la poésie est essentiellement l'épanchement d'un cœur noble et pur, le chant d'une âme délicate et tendre, éprise d'idéalismes, l'expression naturelle de sentiments sincères. » Œuvres poétiques : les *Méditations*, les *Harmonies poétiques et religieuses*, *Jocelyn*. En prose, on a de lui les *Confidences*, où il raconte sa jeunesse, où sa nature idéaliste se révolte contre les bassesses humaines, le plaisir de la chasse ; le *Voyage en Orient*, où il chante des souvenirs et des légendes, et le *Manuscrit de ma mère*, une des plus fraîches de ses publications.

XVI. LA GRÈCE

(Extraits de conférences.)

88. *Vengeance de Psara et de Chio.*

Or, ce jour-là même, deux tout petits bateaux grecs avaient quitté Psara. L'un portait vingt marins, l'autre quatorze. Ces trente-quatre hommes voulaient venger Chio. C'étaient des brûlotiers, commandés par Constantin Canaris. Ils arrivent la nuit tombée, à l'entrée de la passe, trompent les vigies des deux frégates turques qui gardent, louchent au milieu des bâtiments à l'ancre, et s'approchent du vaisseau amiral. Rapide comme la flèche, le brûlot de Canaris fonde sur le navire. Canaris s'accroche à la proue, atteint le beau-pré où il se cramponne, jette les grappins dans les bossoirs. Cela fait, il redescend dans son brûlot, l'allume et saute dans sa barque dont il coupe l'amarre d'un coup de sabre. Son lieutenant, Georges Pépiros, qui a fait la même manœuvre avec le même succès contre la frégate du Riala Bey, rejoint Canaris. Tous deux passent dans leurs barques sous le feu des Turcs et les saluant du cri triomphant : « Victoire à la Croix ! » Ces intrépides marins dédaignent de se dérober à la

vue de l'ennemi : leur œuvre est accomplie, et ils ont un baril de poudre dans chaque barque pour se faire sauter si on leur coupe la retraite.

Mais les Turcs pensent surtout à l'incendie qui menace de s'étendre à tous les navires. Le vaisseau amiral s'est embrasé en un instant. Le vent, qui se lève soudain, active l'ardeur des flammes qui gagnent le pont, les haubans, les hunes. Partout le bois pétille, le navire devient fournaise. Sous l'action de la chaleur, les canons partent d'eux-mêmes, jetant dans la flotte l'épouvante et la mort. La flamme s'avance vers la soute aux poudres. Le Capitan Pacha descend dans une yole. Un mât embrasé tombe, engloutit l'esquif, brise les reins de Kara-Ali. Des matelots le transportent à la nage jusque sur la grève, où il expire dans d'atroces souffrances, après avoir vu sauter son vaisseau amiral et briser plusieurs de ses frégates.

HENRI HOUSSAYE.

87. *Conseils aux Grecs.*

Je dirai donc à nos amis les Grecs : Vous êtes dans la belle voie, c'est-à-dire dans la bonne ; ne vous relâchez pas ; c'est dans la persévérance qu'est le secret du succès. Et permettez-moi d'ajouter qu'en outre, qu'au-dessus de ces deux grands enseignements du Musée et de l'Université, il y a un troisième, plus fécond peut-être, que je vous recommande ardemment. Etudiez les belles formes humaines qui ne manquent pas plus aujourd'hui à la Grèce qu'il y a deux mille ans, — je n'ai pour m'en convaincre qu'à promener mes yeux sur cette assistance, — étudiez l'admirable nature que n'ont pu détruire ni les ravages des torrents ni la sauvagerie des hommes. Oui, si majestueux que soit le Parthénon, il y a quelque chose de plus majestueux encore : c'est la silhouette des montagnes qui l'encadrent, si rayonnantes que soient les statues de Phidias, il y a quelque chose de plus radieux : c'est par un beau soir d'été le Cithéron nageant dans un océan

d'or»; si enchanteur que soit le sourire de l'Hermès de Praxitèle, il y a un enivrement plus subtil encore dans ce que le vieil Eschyle appelait «l'innombrable sourire de la mer». Voilà les sources éternelles de l'inspiration poétique; voilà le livre que le peuple grec devra rapprendre à lire, si, non content d'avoir retrouvé matériellement la Grèce d'autrefois, il veut s'imprégner à nouveau de son génie. C'est ainsi qu'il lui sera permis de donner des successeurs à ceux qui n'ont pas seulement, suivant le mot des anciens, ajouté une beauté à la religion, mais une religion à la beauté.

THÉODORE REINACH

90. Mouvement civilisateur avant 1821.

Dans cette grande œuvre de propagande scolaire, certains noms méritent d'être retenus particulièrement: celui du patriarache Cyrille Loukaris, qui en 1657 fonda dans l'enceinte même du patriarcat au XVIIe siècle; celui d'Alexandre Mavrocordato, qui fut d'abord professeur, ensuite directeur à l'école nationale du Phanar, et qui devenu ensuite grand drogman de la Porte, obtint grâce à la faveur dont il jouissait au palais, l'autorisation d'ouvrir un certain nombre d'écoles en Europe et en Asie; le nom encore d'Eugène Boulgaris, qui au XVIIIe siècle, mérita d'être appelé le «Grand Professeur» le «Grand Didascalos de la nation», qui fut professeur à l'école de Janina, puis à celle de Kozani en Macédoine, qui dirigea ensuite la grande école de l'Athos, puis l'école nationale du Phanar, et qui forma par son enseignement toute une série de maîtres pour toute une catégorie d'école nouvellement fondées, en attendant qu'il finît, par la grâce de Catherine II, évêque de Tauride et de Cherson. Il faut mentionner encore, car celui-là se rattache par un certain côté à la France, Dorothée Proïos de Chio, qui vint, à la fin du XVIIIe siècle, compléter ses études en France, qui figure, le fait est curieux, dans l'une des premières promo-

tions de notre Ecole polytechnique, et qui, ensuite, revint en 1799 diriger à Constantinople la grande école du Phanar, en attendant que, métropolitain d'Andrinople, il pérît brutalement dans la tourmente de 1821.

Une statistique du milieu du XVIIIe siècle, qui est, pour le point qui nous occupe, fort intéressante et très précise, rapporte qu'en 1757 il existait deux collèges publics à Constantinople, trois à Janina, deux à Salonique, deux à Bukarest, un à Jassy, un à Andrinople, un à l'Athos, un à Castoria, un à Schatista, un à Moshopolis, un à Kozani, un à Serres. Des écoles existaient à Smyrne, à Chio, à Patmos, à Mytilène, à Samos, à Kydonia, à Trébizonde, ailleurs encore. Et si vous voulez quelques chiffres sur la population de ces établissements, il y avait en 1780, à Missolonghi, 300 élèves; l'école de Chio en comptait 700; celle de Patmos, 200; celle de Kydonia, 300; en 1817. Pour tous ces établissements, des livres, des traductions, étaient composés en grec. Un patriarche du XVIIIe siècle encourageait les érudits de son temps à traduire en grec *Le Siècle de Louis XIV*, *Le Contrat social*, *L'Esprit des lois*, les principales tragédies de Corneille et de Racine. Un peu plus tard, le Grand Coraïs entretenait sa Bibliothèque grecque, dont les livres devaient être distribués gratuitement aux élèves des écoles supérieures.

CHARLES DIEHL.



ΓΑΛΛΟ-ΕΛΛΗΝΙΚΟΝ ΛΕΞΙΛΟΓΙΟΝ

abandonner ῥήμα α' εγκαταλείπειν	αποβαρύνειν	accueillir ῥήμα β' δεχομαι	υποδέχεται
abattre οὐσ. ἄρσ. καταπίπτειν	αποβαρύνειν	accumuler ῥήμα α' συσσωρεύειν	συσσωρεύειν
αποβαρύνειν	αποβαρύνειν	accuser ῥήμα α' κατηγορεῖν	κατηγορεῖν
αββαγε οὐσ. θηλ. μονή. μοναστήριον	αββαγε	achever ῥήμα α' τελειώνειν	τελειώνειν
abeille οὐσ. θηλ. μέλισσα	αβη	acolyte οὐσ., ἄρ. ἀκόλουθος, συνοδός	αβη
abime οὐσ. ἄρσ. ἄβυσσος, βάραθρον	αβη	acteur οὐσ. ἄρσ. ἠθοποιός	αβη
abnegation οὐσ. θηλ. ἀνταπαρνήσις	αβη	action οὐσ. θηλ. δράσις, ἐνέργεια	αβη
abondant-e ἐπιθ. ἄφθονός	αβη	activite οὐσ. θηλ. δραστηριότης	αβη
abondant-e ἐπιθ. ἄφθονός	αβη	admiration οὐσ. θηλ. θαυμασμός	αβη
aborder οὐσ. ἄρσ. ἀρχή; ἡ ἀβρδ	αβη	admirer ῥήμα α' θαυμάζω	θαυμάζω
κατ' ἀρχάς	αβη	adresse οὐσ. θηλ. διεύθυνσις, δεξιότης	αβη
abreuyer ῥήμα α' ποτιζῶ (εἶω)	αβη	affaiblir ῥήμα β' ἐξασθενῶ, ἀδυνατίζω	αβη
abri οὐσ. ἄρσ. σκέπη, καταφύγιον	αβη	νατίζω	αβη
ασφάλεια	αβη	affaire οὐσ. θηλ. υποθέσις, ἐργασία	αβη
abruter ῥήμα α' στεγάζω, προστατεύω	αβη	affaïsser ῥήμα α' καταβάλλω, ἐξασθενῶ	αβη
absolument ἐπιθ. ἀπολύτως	αβη	αβη	αβη
absorber ῥήμα α' ἀπορροφῶ	αβη	affamé-e ἐπιθ. πειναλέος	αβη
accabler ῥήμα α' καταβάλλω, καταπονῶ	αβη	affecter ῥήμα α' λυπῶ, θλιβῶ	αβη
accent οὐσ. ἄρσ. τόνος	αβη	affluer ῥήμα α' εισρέω, εισβάλλω	αβη
accessoire οὐσ. ἄρσ. πάρεργον, ἐπιπλέον	αβη	ἀφθονῶ	αβη
accorder ῥήμα α' παραχωρῶ, ἀπονέμω	αβη	affranchir ῥήμα β' ἐλευθερῶ, λυτρῶ	αβη
accoster ῥήμα α' πλησιάζω, προσελάζω	αβη	προκαταβάλλω τὸ ταχυδρομικόν	αβη
accourir ῥήμα β' προστρέχω, σπεύδω	αβη	τέλος	αβη
accoutumer ῥήμα α' συνηθίζω	αβη	âge οὐσ. ἄρσ. ἡλικία	αβη
accrocher ῥήμα α' ἀναρτῶ, κρεμῶ	αβη	aggraver ῥήμα α' ἐπιβαρύνω, καθιστῶ χειρότερον	αβη
accroupir (s') ῥήμα β' ἐπικάθημαι ἐπὶ τῶν ὀπισθίων	αβη	agir ῥήμα β' πράττω, s'agir (il s'agit)=πρόκειται	αβη
	αβη	agiter ῥήμα α' ταράττω	αβη
	αβη	agneau οὐσ. ἄρσ. ἀμνός, ἀρνί	αβη
	αβη	agréable ἐπιθ. εὐχάριστος	αβη

agrément οὐσ. ἄρσ. τέρψις, ψυχαγωγία
 aieul-e οὐσ. πρόγονος
 aiguiser ῥήμα α' ἀκονίζω, ὀξύνω, τροχίζω
 aile οὐσ. θηλ. πτέρυξ*
 air οὐσ. ἄρσ. ἀήρ, φυσιογενναία
 aire οὐσ. θηλ. ἄλως, ἀλώνιον
 aisance οὐσ. θηλ. εὐμαρξία, εὐχαρ-
 στήσις, ἄγεσις
 aisement ἐπιρ. ἀνέτως, εὐκόλως
 alentours (les) οὐσ. τὰ περιχώρα
 alentour = γύρω
 alité-e ἐπιθ. κλινήσις, κατάκοιτος
 allègrement ἐπιρ. παιδρως, εὐθυμως, ζωηρως
 allégresse οὐσ. θηλ. εὐφροσύνη, χα-
 ρά, παιδρως
 allonger ῥήμα α' ἐκτείνω, επιμηγνύω
 allumer ῥήμα α' ἀναπτω
 alouette οὐσ. θ. κορυδαλός (πτηνόν)
 alourdir ῥήμα β' βαρύνω, καθιστώ
 βαρὺ
 altercation οὐσ. θηλ. λογιμαγία,
 ἔρις
 altérer ῥήμα α' ἀλλοιῶ, φθειρῶ, δια-
 στρέφω
 amandier οὐσ. ἄρσ. ἀμυγδαλεα
 amarré οὐσ. θηλ. καλώς, πάλαιμαρι
 amasser ῥήμα α' συναθροίζω, μα-
 ζεύω
 ambition οὐσ. θηλ. φιλοδοξία
 âme οὐσ. θηλ. ψυχή
 amour-propre οὐσ. ἄρσ. φιλοτιμία
 amuser ῥήμα α' τέρπω, διασπαράζω
 angoisse οὐσ. θηλ. ἀγωνία
 animal οὐσ. ἄρσ. ζῶον
 annales οὐσ. θηλ. πλ. μόνον γρονιζὰ
 annoncer ῥήμα α' ἀναγγέλλω
 autre οὐσ. ἄρσ. ἄλλο, ἄλλοιαν
 apaiser ῥήμα α' κατα-
 πρᾶννω
 apercevoir ῥήμα γ' καθίημι

apparement ἐπιρ. προδήλως, προ-
 φανῶς
 appartement οὐσ. ἄρσ. διαμερίσιμα,
 κατοικία
 appartenir ῥήμα β' ἀνήκω
 appât οὐσ. ἄρσ. δόλωμα, δέλεαρ
 arplaudir ῥήμα β' επιδοκιμάζω, ἐπι-
 κροτῶ
 apporter ῥήμα α' φέρω, κομίζω
 apprendre ῥήμα δ' μανθάνω, δι-
 δάσκω
 apprentissage οὐσ. ἄρσ. μαθησις
 approcher ῥήμα α' πλησιάζω
 arpreté οὐσ. θηλ. ἀγριότης, ταχότης
 arptitude οὐσ. θηλ. ἰκανότης, δε-
 ξιότης
 arpuu οὐσ. ἄρσ. στηριγία
 appuyer ῥήμα α' στηρίζω
 araignée οὐσ. θηλ. ἀραχνη
 arbitre οὐσ. ἄρσ. διατητής
 ardent-e ἐπιθ. καίων, φλογερός
 argent οὐσ. ἄρσ. ἀργυρός, argenté-e
 ἐπιθ. ἀργυροχρῶνος
 armée οὐσ. θηλ. στρατός, armer
 ῥήμα α' σπλιζῶ
 arracher ῥήμα α' ἀποσπῶ
 arrêter ῥήμα α' σταματοῦ
 arriere-pensée οὐσ. θηλ. ὑστερο-
 βουλία, ὀπισθοβουλία
 arriero-s οὐσ. θηλ. (ισπανική λέξις)
 ἡμιονητός
 arrosér ῥήμα α' ποτίζω
 artisan οὐσ. ἄρσ. χειρῶνας, τεχνίτης
 artiste οὐσ. ἄρσ. καλλιτέχνης
 assemblée οὐσ. θηλ. συνέλευσις
 assembler ῥήμα α' συλλέγω, συνα-
 θροίζω
 (s') associer ῥήμα γ' καθίημι
 assise καθ. μετ. καθήμενη
 association οὐσ. θηλ. συνεταιρισμός
 assister ῥήμα α' παριστάμαι
 assoupir ῥήμα β' ναρκόω, αποκοι-
 μίζω

assouplir ῥῆμα β' μαλάσσω, ἀπα-
λύνω

assurer ῥῆμα α' βεβαιῶ, ἀσφαλίζω
atelier οὐσ. ἄρσ. ἐργαστήριον

atrocce ἐπίθ. ἀπηνής, ὠμὸς

attachement οὐσ. ἄρσ. ἀφοσίωσις

attacher ῥῆμα α' προσδέω, προσ-
σκολῶ

atteindre ρ.δ' ἐπιτυγχάνω, προσβάλλω

attendre ῥῆμα δ' προσέχω, περιμένω

attente οὐσ. θηλ. ἀναμονή, προσ-
δοξία

attention οὐσ. θηλ. προσοχή

approbation οὐσ. θηλ. ἐπιδοκιμα-
σία, ἔγκρισις

approfondir ῥῆμα β' κατανοῶ, ἐμ-
βαθύνω

attester ῥῆμα α' μαρτυρῶ, βεβαιῶ

attitédix ῥῆμα β' χλιαίνω, ψυχραίνω

attirer ῥῆμα α' προσελκύνω

attitude οὐσ. θηλ. στάσις

attrister ῥῆμα α' λυπῶ, ἀνιῶ, θλίβω

aube οὐσ. θηλ. αὐγή

aucun-e ἐπίθ. και ἀντ. οὐδεὶς

augmenter ῥῆμα α' αὐξάνω

auguste ἐπίθ. σεβάσιμος

aurore οὐσ. θηλ. αὐγή

autel οὐσ. ἄρσ. βωμὸς

autoriser ῥῆμα α' ἐγκρίνω, ἐξουσιο-
δοτῶ

avance οὐσ. θηλ. προχώρησις, προ-
καταβολή

avancer ῥῆμα α' προχωρῶ

avantage οὐσ. ἄρσ. κέρδος

avenir οὐσ. ἄρσ. μέλλον

aventure οὐσ. θηλ. περιπέτεια

avertir ῥῆμα β' πληροφορῶ, εἰδο-
ποιῶ

avide ἐπίθ. ἄπληστος, ἀκόρεστος

avouer ῥῆμα α' ὁμολογῶ

azur οὐσ. ἄρσ. (οὐρανοῦ) χρώμα
ζυανούν

B

Bagne οὐσ. ἄρσ. τὸ ζάτεργον, ἡ φυ-
λακή

baie οὐσ. θηλ. ὄρμος, κοιλίσκος

baigner ῥῆμα α' λούω, ποτίζω

baiser ῥῆμα α' ἀσπάζομαι, φιλῶ

balle οὐσ. θηλ. σφαῖρα

ballot οὐσ. ἄρσ. μικρὸν δέμα ἐμπο-
ρευμάτων

bandit οὐσ. ἄρσ. ληστής, ἀλήτης,
κακούργος

baril οὐσ. ἄρσ. βαρέλι, βυτίον

barre οὐσ. θηλ. ῥάβδος ξυλίνη ἢ
σιδηρᾶ

bât οὐσ. ἄρσ. σάγμα, σαμάρι

bateau οὐσ. ἄρσ. πλοῖον

bataille οὐσ. θηλ. μάχη

batelier οὐσ. ἄρσ. λειβοῦχος, βαρ-
ζάρης

bâtir ῥῆμα β' κτίζω

battre ῥῆμα δ' κτυπῶ

bavarder ῥῆμ. α' πολυλογῶ, φλυαρῶ

béant-e ἐπίθ. χαίνων, καιχηνός

beaupré οὐσ. ἄρσ. ἱστός τῆς πρῶ-
ρας, πρόβολος

bégayer ῥῆμα α' τραυλίζω, ψελλίζω

bénéfice οὐσ. ἄρσ. κέρδος, ὠφέλημα

bénir ῥῆμα β' εὐλογῶ, εὐχομαι

berceau οὐσ. ἄρσ. λίκνον, κλίνη
παιδίου

berge οὐσ. θηλ. κατοφέρεια ὄχθης,
ὄχθη

berger-ère οὐσ. ποιμὴν, βοσκός

bergerie οὐσ. θηλ. ποιμνη, αὐλή προ-
βάτων

besogne οὐσ. θηλ. ἔργον, ἐργασία

bête οὐσ. θηλ. κτήνος

beurre οὐσ. θηλ. βούτυρον

bienfait οὐσ. θηλ. εὐεργεσία, εὐερ-
γέτημα

bienfaite οὐσ. εὐεργέτης

bientôt επίθ. μετ' ὀλίγον
 bijou οὐσ. ἄρσ. κόσμημα, κειμήλιον
 bise οὐσ. θηλ. ψυχρὸς βορρᾶς, χει-
 μῶν
 bizarre ἐπίθ. ιδιότροπος, παράδοξος
 blé οὐσ. ἄρσ. σίτος
 blâme οὐσ. ἄρσ. ψόγος, μομφή
 blanchir ῥήμα β' λευκαίνω, ἀσπρίζω
 blessé ῥήμα α' τραυματίζω, πλη-
 γῶν
 blessure οὐσ. θηλ. τραῦμα, πληγή
 blond-e ἐπίθ. ξανθός, ξανθόχρους
 bocage οὐσ. ἄρσ. ἄλσος, λόχμη
 boeuf οὐσ. ἄρσ. βοῦς, θηλ. vache
 ἀγελᾶς
 boire ῥήμα δ' πίνω
 boisson οὐσ. θηλ. ποτὸν
 bond οὐσ. ἄρσ. πήδημα, σκίρτημα
 bondir ῥήμα β' σκιρτῶ, πηδῶ
 border ῥήμα α' περιζυκλῶ, περι-
 βάλλω
 borne οὐσ. θηλ. ὄριον, σύνορον
 bosquet οὐσ. ἄρσ. ἄλσος, μικρὸν
 δάσος
 bossoire οὐσ. ἄρσ. ξύλον ἐνθεν καὶ
 ἐνθεν τῆς πρῶρας, ἐπωτίς, ἀντηρίς
 botte οὐσ. θηλ. δέσμη, δεσμὴς
 boucher οὐσ. ἄρσ. κρεοπώλης, ῥήμα
 α' κλείω, ἐμφράττω
 boucherie οὐσ. θηλ. κρεοπωλεῖον
 boue οὐσ. θηλ. πηλός, λάσπη
 bouillir ῥήμα β' (il bout) βράζω
 boulanger-ère οὐσ. ἄρσ. τοπώλης
 bournau οὐσ. ἄρσ. δῆμιος
 bourrer ῥήμα α' γεμίζω, παραγεμίζω
 bout οὐσ. ἄρσ. ἄκρον, πέρας, τέλος
 boutique οὐσ. θηλ. ἀποθήκη, πρα-
 τήριον
 brancard οὐσ. ἄρσ. φορτεῖον, ἀμάξιον
 branchage οὐσ. ἄρσ. σωρὸς κλάδων
 brasier οὐσ. ἄρσ. ἀνθρακιά, πύραυ-
 νον
 breton-ne ἐπίθ. καὶ οὐσ. Βρεταννι-

κός, Βρεταννός
 brigand οὐσ. ἄρσ. λησιτής, κακοῦργος
 briller ῥήμα α' λάμπω, στίλβω
 brin οὐσ. ἄρσ. κάρφος, μικρὸν τεμά-
 χιον χόρτου
 brique οὐσ. θηλ. πλίνθος, τοῦβλον
 brochet οὐσ. ἄρσ. λάβραξ (ιχθύς)
 brosse οὐσ. θηλ. ψήκτρα, βούρτσια
 brouter ῥήμα α' βόσκω, νέμομαι
 brûler ῥήμα α' πυροπολῶ
 brûlot οὐσ. ἄρσ. πλοῖον πυροπολικόν
 brûlotier οὐσ. ἄρσ. πυροπολητής
 brunir ῥήμα β' μελανῶ, μαυρίζω
 brusquer ῥήμα α' ἐπιπλήττω, μετα-
 χειρίζομαι σκατῶς
 bruyère οὐσ. θηλ. ἐρείκη (φυτὸν
 θαμνώδες)
 buffet οὐσ. ἄρσ. σκευοθήκη, κυλι-
 κεῖον
 buis οὐσ. ἄρσ. πύξος, — benit =
 βάτιον
 but οὐσ. ἄρσ. σκοπός, στόχος, σχέδιον
 butin οὐσ. ἄρσ. λάφυρον, λεία

C

Caballero οὐσ. ἄρσ. (λ. ἰσπανικῇ)
 ἱππότης
 cabane οὐσ. θηλ. καλύβη
 cabinet οὐσ. ἄρσ. γουρφεῖον, ἐργα-
 στήριον
 cacher ῥήμα α' κρύπτω
 cacheter ῥήμα α' σφραγίζω
 cage οὐσ. θ. κλωβός, κλωβίον
 calculer ῥήμα α' ὑπολογίζω, διαλο-
 γίζομαι
 calmer ῥήμα α' καθησυχάζω, κατα-
 πραῦνω
 camarade οὐσ. ἄρσ. σύντροφος,
 σύννοκος
 camp οὐσ. ἄρσ. στρατόπεδον
 campagne οὐσ. θηλ. ὑπαιθρὸς χώρα,
 ἐξοχή

camper ῥημα α' στρατοπεδεύω
 canaille οὐσ. θηλ. και επίθ. ὄγλος, συρφετός, ἀγέτοσ
 canard οὐσ. ἄροσ. νήσσα, παπια
 cantate οὐσ. θηλ. ἄμα, ὠδή λυρικῆ
 capable επίθ. ἰκανός
 capitale οὐσ. θηλ. πρωτεύουσα
 caravane οὐσ. θηλ. συνοδεία (περι-
 ηγητών)
 caresser ῥημα α' θωπεύω
 carillon οὐσ. ἄροσ. οὐθμικὴ κωδονο-
 χρονοσία
 casser ῥημα α' θραύω
 cause οὐσ. θηλ. αἰτία
 causer ῥημα α' συζητῶ, προσεῖνω
 cavalier οὐσ. ἄροσ. ἰππεύς
 cave οὐσ. θηλ. ὑπόγειον
 céder ῥημα α' παραχωρῶ, ὑποχωρῶ
 cendre οὐσ. θηλ. τέφρα
 cercle οὐσ. ἄροσ. κύκλος
 certain-e επίθ. και ἀντων. βεβαίος, τισ
 certainement επίρ. βεβαίως
 cerveau οὐσ. ἄροσ. ἐγκεφάλος
 chagrin οὐσ. ἄροσ. λύπη, θλίψις
 chameau οὐσ. ἄροσ. κάμηλος
 champ οὐσ. ἄροσ. ἀγρός
 chanceler ῥημα α' κλονίζομαι δι-
 στάζω
 chancelier οὐσ. ἄροσ. ἀρχιεπίσκοπος
 τεύς, καγκελάριος
 changer ῥημα α' μεταβάλλω, ἀλ-
 λάσσω
 chanter ῥημα α' ἄδω, ψάλλω
 chante οὐσ. ἄροσ. αἰδός, ψάλτης
 char οὐσ. ἄροσ. ἄμαξα φορτηγός
 charger ῥημα α' φορτώνω
 charitable επίθ. ἐλεημων ἐπιεικῆς
 charmant-e επίθ. θελκτικός, χαριεὶς
 charpentier οὐσ. ἄροσ. τεκτων, ξυ-
 λουργός
 charretier οὐσ. ἄροσ. ἄμαξηλάτης
 chaume οὐσ. ἄροσ. χάλιαμος
 chauve επίθ. φαλακρός, γυμνός

chef-d'œuvre οὐσ. ἄροσ. ἀριστοῦ
 γημα
 cheminée οὐσ. θηλ. ἔστια, καπνο-
 δόχος
 chène οὐσ. ἄροσ. δρύς
 chercher ῥημα α' ζητῶ
 chéri-e επίθ. και μετοχὴ ἀγαπη-
 νος, ἀγαπητός
 chévre οὐσ. θηλ. αἶξ, κατοικα
 chien-ne οὐσ. κύνων
 choisir ῥημα β' ἐκλέγω
 chute οὐσ. θηλ. πτώσις, πεισμηον
 ciel οὐσ. ἄροσ. οὐρανός
 cime οὐσ. θηλ. κορυφή
 cimetiére οὐσ. ἄροσ. κοιμητηριον, νε-
 κροταφείων
 circonstance οὐσ. θηλ. περίστασις
 citoyen-ne οὐσ. πολιτῆς
 civil-e οὐσ. ἀτος
 civiliser ῥημα α' πολιτίζω, ἐπιπο-
 λιτίζω
 clair-e επίθ. σαφής.—ment=σαφ-
 ελόσ-ε επίθ. και μετοχὴ. κλειστός
 clôture οὐσ. θηλ. περίφραγμα, φρα-
 κτῆς, τέλος, κλείσιμον
 cloû οὐσ. ἄροσ. ἡλός, καθήρι
 cœur οὐσ. ἄροσ. καρδιά
 cognac ῥημα α' κροῦώ, κτυπῶ
 coin οὐσ. ἄροσ. γωνία
 colère οὐσ. θηλ. ὄργη
 collection οὐσ. θηλ. συλλογὴ
 collègue οὐσ. ἄροσ. λυκειον, γυμνασιον
 colorer ῥημα α' χρωματίζω
 combat οὐσ. ἄροσ. μάχη
 combattre ῥημα δ' μάχομαι
 commander ῥημα α' διατάσσω, διε-
 θνῶ
 commenter ῥημα α' σχολιάζω, ὑπο-
 μνηματίζω
 commerce οὐσ. ἄροσ. ἐμποριον, ἐπι-
 κοινωνία
 commis οὐσ. ἄροσ. υπαλληλός
 φείων
 circonstance οὐσ. θηλ. περίστασις

en iz
oiz endre

commissaire οὐσ. ἀρσ. ἐπίτροπος.
 — de police ἀστυνομός
 commode ἐπίθ. εὐπρεπής
 commune οὐσ. θηλ. κοινότης
 communication οὐσ. θηλ. συγκοι-
 νωνία
 compagnon οὐσ. ἀρσ. σύντροφος,
 θηλ. compagne
 compassion οὐσ. θηλ. συμπάθεια
 complainte οὐσ. θηλ. θρηνοδία,
 μοιρολόγι
 complément οὐσ. ἀρσ. συμπλήρωμα
 compliment οὐσ. ἀρσ. φιλοφρόνησις
 composition οὐσ. θηλ. σύνθεσις, ἐκ-
 θεσις
 comprendre ῥήμα δ' ἐννοῶ, νοῶ
 concert οὐσ. ἀρσ. συναυλία
 concevoir ῥήμα γ' συλλαμβάνω,
 ἐπινοῶ, φαντάζομαι
 corde οὐσ. θηλ. ὁμόνοια
 concourir ῥήμα β' συγτρέχω, βοηθῶ
 condamner ῥήμα α' καταδικάζω
 condition οὐσ. θηλ. ὄρος, συμφωνία
 confier ῥήμα α' ἐμπιστεύω
 confondre ῥήμα δ' συγχέω
 connaitre ῥήμα δ' γνωρίζω
 consigner οὐσ. θηλ. κληρονομία
 conseil οὐσ. ἀρσ. συμβουλή
 considération οὐσ. θηλ. παρατή-
 ρησις
 considérer ῥήμα α' παρατηρῶ
 consoler ῥήμα α' παρηγορῶ
 constellation οὐσ. θηλ. ἀστερισμός
 constituer ῥήμα α' συνιστῶ, συ-
 θέτω
 construire ῥήμα δ' κτιζῶ, συγκροτῶ
 consulter ῥήμα α' συμβουλευόμεαι
 contempler ῥήμα α' παρατηρῶ
 contenir ῥήμα β' περιέχω
 contenter ῥήμα α' εὐχαριστῶ (se)
 ἀκοῦμαι
 conter ῥήμα α' διηγούμαι
 contigu-ē ἐπίθ. συνεχόμενος, παρα-

ζειμένος
 continuer ῥήμα α' συνερίζω, ἐξακο-
 λουθῶ
 contraire ἐπίθ. ἐναντίος
 contrée οὐσ. θηλ. χώρα
 contribuer ῥήμα α' συνεισφέρω,
 καταβάλλω
 convoi οὐσ. ἀρσ. ἐκφορά, ἐφοδιο-
 πομπή
 corbeille οὐσ. θηλ. κάνιστρον, πα-
 νέρι
 corde οὐσ. θηλ. χορδή, σχοινίον
 corne οὐσ. θηλ. κέρας
 corneille οὐσ. θηλ. κορωνή (πη-
 νόν), κουρούνα
 correspondance οὐσ. θηλ. ἀλληλο-
 γραφία
 côte οὐσ. θηλ. παραλία, ακτή
 coteau οὐσ. ἀρσ. λόφος, γήλοφος
 couche οὐσ. θηλ. κοίτη, κλίνη
 coupe οὐσ. θηλ. κύτελλον, κύαθος
 couper ῥήμα α' κόπτω
 couramment ἐπίθ. ταχέως
 courbe οὐσ. θηλ. καμπύλη, κυρτή
 (γραμμή)
 courir ῥήμα β' τρέχω
 courroie οὐσ. θηλ. λωρίον, ιμάς,
 τελαμών
 courroux οὐσ. ἀρσ. ἀγανάκτησις
 cours οὐσ. ἀρσ. πορεία
 course οὐσ. θηλ. δρόμος
 coursier οὐσ. ἀρσ. ἵππος, κέλης
 courline οὐσ. θηλ. παρατέτασμα
 coussin οὐσ. ἀρσ. προσκεφάλαιον
 coûteux ἐπίθ. θηλ. εuse πολυδά-
 πανος
 coutume οὐσ. θηλ. συνήθεια
 couver ῥήμα α' κλωσῶ, ἐπλάζω,
 ὑποτρέφω
 couverture οὐσ. θηλ. κάλυμμα, σκέ-
 πασμα
 crabe οὐσ. ἀρσ. καρκίνος, καβούρι
 craindre ῥήμα δ' φοβούμαι

crainte οὐσ. θηλ. φόβος
 crampe οὐσ. θηλ. σπασμός, συστολή
 créature οὐσ. θηλ. δημιουργημα
 crèche οὐσ. θηλ. φάτνη
 cresson οὐσ. ἄρσ. κάρδαμον
 creux ἐπίθ., θηλ. creuse κοίλος
 crevette οὐσ. θηλ. καρίς, γαρίδα
 cri οὐσ. ἄρσ. κραυγή; crier ῥήμα α'
 κραυγαζω
 crochet οὐσ. ἄρσ. ἀρπάγη, ἀγκί-
 στριον
 croire ῥήμα δ' πιστεῶ
 croix οὐσ. θηλ. σταυρός
 cuir οὐσ. ἄρσ. δέρμα
 cuisine οὐσ. θηλ. μαγειρεῖον, — ière
 θηλ. μαγειρίσσα
 cuit-e μετοχή, ἐψημένος
 culture οὐσ. θηλ. καλλιέργεια
 curieux-euse ἐπίθ. περιεργος

D

Dalle οὐσ. θηλ. πλάξ λιθινή
 danger οὐσ. ἄρσ. κίνδυνος
 date οὐσ. θηλ. χρονολογία, ἡμερο-
 μηνία
 davantage ἐπίρ. ἐπὶ πλεον, περισ-
 σότερον
 dé οὐσ. ἄρσ. δακτυλήθρα
 débris οὐσ. ἄρσ. λείψανα, συντριμ-
 ματα
 décider ῥήμα α' ἀποφασίζω, κρίνω
 décisif-ve ἐπίθ. ἀποφασιστικός
 déclarer ῥήμα α' δηλῶ, ἀποφαινομαι
 décliner ῥήμα α' ἀποκλίνω, παρακ-
 μάζω
 décourager ῥήμα α' ἀποθαρρύνω
 décroter ῥήμα α' καθαρίζω, ξελα-
 σπώνω
 défaire ῥήμα β' φθείρω, χαλῶ
 défaire οὐσ. θηλ. ἤττα, ἀποτυχία
 défaut οὐσ. ἄρσ. ἐλάττωμα
 défendre ῥ. δ' ὑπερασπίζω, προα-

σπίζω, ἀπαγορεύω
 définition οὐσ. θηλ. ὀρισμός, προσ-
 διορισμός
 définitif-ve ἐπίθ. ὀριστικός, τελειω-
 τικός
 dégoûter ῥήμα α' ἀφαιρῶ τὴν ὄρε-
 ξιν, ἀηδιάζω
 degré οὐσ. ἄρσ. βαθμός
 dégrossir ῥήμα β' λεπύνω, ἐξευγε-
 νίζω
 délicat-e ἐπίθ. ἀπαλός, τρυφερός
 λεπτός
 délice οὐσ. ἄρσ. ἡδονή, τέρψις
 délicieux-euse ἐπίθ. ἡδός, τερπνός
 ἡδονικός
 délicieusement ἐπίρ. τερπνῶς, ἡ-
 δέως
 délivrer ῥ. α' ἐλευθερῶ, ἀπολύω
 λυτρῶ
 demeure οὐσ. θηλ. διαμονή, κατοικία
 dénonciation οὐσ. θηλ. καταγγελία
 dénaturer ῥ. α' μεταβάλλω, δια-
 φθείρω, ἐκφυλίζω
 département οὐσ. ἄρσ. διαμέρισμα
 τοῦ Κράτους, νομός
 dépecer ῥήμα α' διαμελίζω, δια-
 τέμνω
 déploiement οὐσ. ἄρσ. ἀνέλιξις
 ἐξέλιξις
 dépouruiler ῥήμα α' ἐκδέρω, ἐκδύω
 ἀπογυμῶ
 dépourvu-e ἐπίθ. καὶ μετοχή, ἐστὶν
 ρημένος, ἐνδεής
 déraider ῥήμα β' μαλάσσω, κάμπω
 dérider ῥήμα α' ἐξαλείφω τὰς ρυτί-
 δας, φαιδρύνω
 dérober ῥήμα α' ὑποκλέπτω, ὑπαί-
 ξαιρῶ
 descendre ῥήμα δ' καταβαίνω
 désert-e ἐπίθ. καὶ οὐσ. ἔρημος
 désespoir οὐσ. ἄρσ. ἀπελπισία
 désespérer ῥ. α' ἀπελπίζομαι, ἀπει-
 πίζω

désertier ῥῆμα α' ἀπολείπω τὴν τάξιν, λιποτακτῶ
 désirer ῥῆμα α' ἐπιθυμῶ
 désobéir ῥῆμα β' παρακούω, ἀπειθῶ
 dessein οὐσ. ἄρσ. σκοπός
 dessin σχέδιον
 dessiner ῥ. α' ἰχνογραφῶ, σχεδιογραφῶ
 destin οὐσ. ἄρσ. μοῖρα, πεπρωμένον
 destiner ῥῆμα α' ὀρίζω, προορίζω
 détacher ῥῆμα α' ἀποσπῶ, ἀποκολλῶ
 détailler ῥῆμα α' τεμαχίζω, ἀφηγοῦμαι
 détour οὐσ. ἄρσ. στροφή, ζαμπή, ἔλιγμός
 détourner ῥ. α' μεταστρέφω, διαστρέφω
 détruire ῥῆμα δ' καταστρέφω
 développer ῥῆμα α' ἀναπτύσσω
 devenir ῥῆμα β' γίνομαι, καταντῶ
 deviser ῥῆμα α' συζητῶ
 Dieu οὐσ. ἄρσ. Θεός
 différent-e ἐπίθ. διάφορος
 différence οὐσ. θηλ. διαφορὰ
 difficile ἐπίθ. δύσκολος
 difficulté οὐσ. θηλ. δυσκολία
 digne ἐπίθ. ἄξιος, dignement ἐπίθ. ἄξίως
 digne οὐσ. ἄρσ. ἀξιοματοῦχος
 diligence οὐσ. θηλ. ἄμαξα
 direction οὐσ. θηλ. διεύθυνσις, directeur οὐσ. διευθυντής
 diriger ῥῆμα α' διευθύνω
 disciple οὐσ. ἄρσ. μαθητής; discipline θηλ. πειθαρχία, ἀγωγή
 discuter ῥῆμα α' συζητῶ
 disposer ῥῆμα α' διαθέτω; disposition θηλ. διάθεσις
 dispute οὐσ. θηλ. ἔρις, λαγομαχία, φιλονεικία
 distinct-e ἐπίθ. διακεκριμένος, ἐκκρῆνής
 divin-e ἐπίθ. θεῖος, θεϊκός

diviser ῥῆμα α' διαιρῶ
 docilité οὐσ. θηλ. εὐπείθεια
 docteur οὐσ. ἄρσ. ἰατρός
 dogue οὐσ. ἄρσ. κύνων μολοσσός
 dolent-e ἐπίθ. γοερός, θρηνώδης
 domestique οὐσ. καὶ ἐπίθ. οἰκέτης, ὑπηρετής, οἰκιακός
 don οὐσ. ἄρσ. δῶρον
 dorer ῥῆμα α' ἐπιχρυσώνω
 dormir ῥῆμα β' κοιμῶμαι
 doter ῥῆμα α' προικοδοτῶ, προικίζω
 douer ῥῆμα α' κοσμῶ, περικοσμῶ
 दौरα οὐσ. ἄρσ. εἶδος ἀροβοσίτου
 doute οὐσ. ἄρσ. ἀμφιβολία; douter ῥῆμα α' ἀμφιβάλλω
 dresser ῥ. α' ἀνυψῶ, ἀνορθῶ, ἀνεγείρω
 frogman οὐσ. ἄρσ. διερμηνεύς
 dru-e ἐπίθ. εὐρωστος, πυκνός
 dune οὐσ. θηλ. ἀμμονδιά
 durer ῥῆμα α' διαρκῶ
 duvet οὐσ. ἄρσ. πύλον, πούπουλον

E

Eau-forte οὐσ. θηλ. νιτρικὸν ὄξυ
 ébats οὐσ. ἄρσ. πλεθ. διασκεδάσεις, τέρψεις
 écart οὐσ. ἄρσ. παραμέρισμα à l'écart παράμερα
 écarter ῥ. α' διαχωρίζω, ἀπομακρύνω
 échanger ῥῆμα α' ἀνταλλάσσω, μεταλλάσσω
 échapper ῥῆμα α' ἐκφεύγω, διαφεύγω
 échauffer ῥῆμα α' θερμαίνω, ἐξάπτω
 écheveler ῥῆμα α' ἀναμαλλιάζω, θέτω τὴν κόμην ἐν ἀταξίᾳ
 éclairer ῥῆμα α' φωτίζω, φέγγω
 éclat οὐσ. ἄρσ. λάμψις, éclater ῥῆμα α' λάμπω, ἐκδηλοῦμαι

écorner ῥήμα α ἀκροτομῶ, κο-
 λοβῶ, περικοπῶ
 écu οὐσ. ἀσφ. τάφιλον (νομισμα)
 écupe οὐσ. θηλ. ἀφροσ. écuiper
 ῥήμα α ἀφρίζω
 éducation οὐσ. θηλ. ἀνατροφή, ε-
 duquer ὁ. α ἀνατρέφω
 effacer ῥήμα α ὀρθῶν, ἐξαιεῖω
 effeuiller ῥήμα α ἀφαιρῶ τὰ φύλλα,
 ἔφυλλίζω
 effort οὐσ. ἀσφ. προσλαβεία
 éffrayer ῥήμα α εκφοβίζω, ἐκπλησσω,
 ταρασάω
 éfroi οὐσ. ἀσφ. φοβίζω, φόβος, τρο-
 μος
 égayer ὁ. α ἑρπάζω, εὐφραίνω,
 φαιδρώνω
 égorger ῥήμα α λαμοτομῶ, σφάζω,
 φονεῦω
 égratigner ὁ. α ἀμύσσω, ταγ-
 κροῦνῶ
 élaboration οὐσ. θηλ. ἐπεξεργασία
 élargir ῥήμα β ἑρῶνῶ
 éloigner ῥήμα α ἀπομακρύνω
 éloge οὐσ. ἀσφ. ἔπαινος, ἐγκύμιαι
 embarras οὐσ. ἀσφ. προσκόμμα,
 ἐμποδίων
 embarrasser ὁ. α ἐνοχλῶ, στε-
 νοχωρῶ
 embaumer ὁ. α ἀρωματίζω, ταρι-
 χεύω
 embellir ῥήμα β ἔσωραίζω
 embraser ὁ. α καταφλέγω, πυροπολῶ
 embrasser ὁ. α ἀσπάζομαι, em-
 brassement οὐσ. ἀσφ. ἀσπασμός,
 ἐναγκαλισμός
 embrasir ὁ. α ἀνοίγω ἠθ.
 ρας προαύθρου
 émerveiller ὁ. α προσκαλῶ θαυμα-
 σιόν, ἐκπλήττω
 émettre ὁ. α ἀπάγω, ἀποκομίζω
 émonoir ὁ. γ συγκινῶ, ἐπιου-
 vant-e μετοχή συγκινητικῶς

(s)'embarer ῥήμα α ἀσπάζω, ζυ-
 ριεύω, δράττομαι
 emplette οὐσ. θηλ. ψωνισμα, περ-
 νιον
 emplier ὁ. β γεμίζω, πληρῶ
 employer ὁ. α μεταχειρίζομαι
 émpoigner ὁ. α δραττομαι, σφγγω,
 ἀράζω
 encadrer ὁ. α περιυκλῶ, περι-
 βάλλω
 éncéinte οὐσ. θηλ. περίβολος
 échainer ὁ. α συνάπτω, αλυσο-
 δένω
 encourager ὁ. α ενδαρύνω
 enfermer ὁ. α ἐγκλείω, φυλακίζω
 (s)enfuir ὁ. β φεύγω, δρασκεῖνω
 engloutir ὁ. β καταβροχθίζω,
 καταπιῶ
 engourdir ὁ. β ναρκῶ, ἀμβλύνω
 engrenage οὐσ. ἀσφ. συγγωμ-
 οίς, συναρμολογία ὀδοντωτοῦ τροχῶ
 énhardir ὁ. β ἐνδύρυνω, θαρρύνω
 énivrement οὐσ. ἀσφ. ἐνδυσιασμός,
 μεθῆ
 ennemi-e ἐπίθ. ἐχθρός, ἐχθρικός
 énorme ἐπίθ. ὑπεριμεγέθης
 énuoyer ὁ. α ἀνιω, ἐνοχλῶ, βαρύνω
 enrager ὁ. α λυσῶ, μαινόμε-
 ούριζομαι
 enrichir ὁ. β πλουτίζω, περιζωοῶ
 enseigner ὁ. α διδάσκω
 enseignement οὐσ. ἀσφ. διδασκαλία
 entamer ῥήμα α κοπῶ, τείνω,
 θίγω, προσβάλλω
 éntasser ὁ. α ἐπισωρεύω, συσσω-
 ρεύω
 entendre ὁ. δ ἀκούω
 éntonner ὁ. α τονίζω μελός
 éntrailles οὐσ. θηλ. πληθ. ἐγκάτα.
 σπλάγγνα
 éntraîner ὁ. α ἔλκω, σφρω, παρασύρω
 éntravaer ὁ. α πεδιζῶ (ἵπτον), ἐπι-
 δίζω, κολῶ

Col part. de voda

entreprendre ρ. δ' επιχειρῶ
 entretien οὐσ. ἄρσ. διατήρησις
 énumérer ρ. α' ἀριθμῶ
 envelopper ρ. α' περιστοιχίζω,
 περικυκλῶ
 envie οὐσ. θηλ. ἐπιθυμία, φθόνος.
 envier ρ. α' φθονῶ
 environner ρ. α' περιστοιχίζω
 envoyer ρ. α' στέλλω, πέμπω
 épargne οὐσ. θηλ. φειδώ. épar-
 gner ρ. α' φειδομαι
 épreé οὐσ. θηλ. ξίφος
 épreler ρ. α' συλλαβίζω, ἐννοῶ
 épi οὐσ. ἄρσ. στάχυς
 éprouser ρ. α' νυμφεύω
 éprouver ρ. α' δοκιμάζω
 épuiser ρ. α' ἐξαντλῶ
 équarrir ρ. β' τετραγωνίζω, γωνιο-
 τομῶ
 équité οὐσ. θηλ. ἰσότης
 errer ρ. α' πλανῶμαι
 érudit-e ἐπίθ. πολυμαθής, σοφός
 escalader ρ. α' καταλαμβάνω, κυ-
 ρεύω διὰ κλίμακος
 escarpé-e ἐπίθ. ἀπόκρημος
 escorte οὐσ. θηλ. συνοδεία, escorter
 ρ. α' συνοδεύω
 espérer ρ. α' ἐλπίζω
 esprit οὐσ. ἄρσ. πνεῦμα
 esquif οὐσ. ἄρσ. πλοιάριον, ἐλα-
 φρὸν σκάφος
 essayer ρ. α' δοκιμάζω, προσπαθῶ
 essence οὐσ. θηλ. οὐσία, ἀπόσταγμα
 essor οὐσ. ἄρσ. ἑρμῆ, πτῆσις,
 ἔμπνευσις
 essouffler ρ. α' ἀφαιρῶ τὴν ἀνα-
 πνοήν τινος
 étable οὐσ. θηλ. στάβλος
 établi οὐσ. ἄρσ. τράπεζα ἐργασίας,
 ὀκρίβας
 établir ρ. β' στηρίζω, ἰδρῶω, ἐγκα-
 θιστῶ
 étage οὐσ. ἄρσ. ὄροφος οἰκίας

étang οὐσ. ἄρσ. λίμνη, ἔλος
 état οὐσ. ἄρσ. κατάστασις, κράτος,
 τέχνη
 éteindre ρ. δ' σβήνω
 éternel-le ἐπίθ. αἰώνιος, éternité
 οὐσ. θηλ. αἰωνιότης
 étoile οὐσ. θηλ. ἀστήρ
 étonner ρ. α' ἐκπλήττω, καταπλήττω
 étourdi-e ἐπίθ. ἀπερίσκεπτος, ἀσύ-
 νητος
 étrange ἐπίθ. παράδοξος, παράξενος
 étranger-ère ἐπίθ. ξένος, ἀλλοδαπός
 étrene οὐσ. θηλ. δῶρον τῆς πρω-
 τοχρονιάς
 étudier ρ. α' σπουδάζω
 évêque οὐσ. ἄρσ. ἐπίσκοπος
 évolution οὐσ. θηλ. ἐξέλιξις, ἐλι-
 γμός
 exact-e ἐπίθ. ἀκριβής
 excellent-e ἐπίθ. ἔξοχος, ἐξαιρετος
 exécuter ρ. α' ἐκτελῶ, ἐκπληρῶ
 exhaler ρ. α' ἀποπνέω, ἀναδίδω
 exhortation οὐσ. θηλ. προτροπή,
 παραινεσις
 exister ῥ. α' ὑπάρχω
 exorbitant-e ἐπίθ. ὑπέρογκος, ὑπέρ-
 μετρος
 expédient οὐσ. ἄρσ. μέσον, τρόπος,
 τέχνασμα
 expédier ῥ. α'. ἀποστέλλω, ἐκπέμπω
 expirer ῥ. α'. ἐκπνέω
 exprimer ῥ. α'. ἐκφράζω

F

Facchino οὐσ. ἄρσ. (ἰταλ. λέξις) ἀ-
 χθοφόρος
 fainéant-e οὐσ. καὶ ἐπίθ. ἀργός, ὀ-
 κνηρός, ῥάθυμος
 faix οὐσ. ἄρσ. ἄχθος, βάρος
 falaise οὐσ. θηλ. ἀκτῆ, ὄχθη
 falloir ῥ. γ' ἀπρόσ. il faut πρέπει,
 ἀρμόζει

- familier-ère ἐπίρ. οἰκογενειακός
 famille οὖσ. θηλ. οἰκογένεια
 fantaisie οὖσ. θηλ. φαντασία, ἰδιο-
 τροπία
 fardeau οὖσ. ἄρσ. βάρος
 farouche ἐπίθ. ἄγριος
 faste οὖσ. ἄρσ. μεγαλοπρέπεια, πο-
 μπή, ὄγκος
 fatal-e ἐπίθ. μοιραῖος, ὀλέθριος
 fatigue οὖσ. θηλ. κόπος. fatiguer
 ῥ. α' κουράζω
 faune ἐπίθ. ὑπόξανθος, πυρόχρους,
 ἄγριος
 favorable ἐπίθ. εὐνοϊκός
 femelle ἐπίθ. θήλυς, θήλεια
 fendre ῥ. δ' σχίζω, διαρρηγνύω
 fente οὖσ. θηλ. σχισμὴ
 ferme οὖσ. θηλ. κτήμα ἀγροτικόν
 féroce ἐπίθ. ἄγριος
 ferrer ῥ. α' σιδηρῶ, πεταλώνω ἵππον
 festin οὖσ. ἄρσ. εὐχία, συμπόσιον
 feston οὖσ. ἄρσ. ἀνθόπλεκτον κό-
 σμημα
 feu οὖσ. ἄρσ. πῦρ
 fier-fière ἐπίθ. ὑπερήφανος
 figuier οὖσ. ἄρσ. συκία
 figurer ῥ. α' εἰκονίζω, σχηματίζω
 fil οὖσ. ἄρσ. νῆμα. file οὖσ. θηλ.
 σειρά, στοῖχος, γραμμὴ
 filet οὖσ. ἄρσ. δίκτυον
 filtrer ῥ. α' διηθῶ, στραγγίζω, διεισ-
 δύνω
 fin οὖσ. θ. τέλος· finir ῥ. β' τελειώνω
 firmament οὖσ. ἄρσ. στερέωμα
 fixer ῥ. α' προσκολλῶ, προσηλῶ
 flairer ῥ. α' ὀσφραίνομαι
 flamand-e οὖσ. καὶ ἐπίθ. Φλαμαν-
 δός, φλαμανδικός
 flâner ῥ. α' περιπλανῶμαι, ματαιο-
 σχολῶ
 flèche οὖσ. θηλ. βέλος
 fléchir ῥ. β' κάμπω, κυρτῶ, κάμ-
 πτομαι
- flétrir ῥ. β' μαραίνω, ξηραίνω
 fleurir ῥ. β' ἀνθῶ, ἀκμαίω, εὐδοκίμῶ
 fleuve οὖσ. ἄρσ. ποταμός
 flot οὖσ. ἄρσ. κύμα, δίνη, κόχλος
 flûte οὖσ. θηλ. αὐλός, φλάουτον
 flux οὖσ. ἄρσ. πλῆμμυρα θαλάσσης
 foi οὖσ. θηλ. πίστις
 fond οὖσ. ἄρσ. βάθος
 fondre ῥ. δ' τήκω, ἀναλύω, χύνω
 fontaine οὖσ. θηλ. κρήνη
 force οὖσ. θηλ. δύναμις, βία
 forcer ῥ. α' βιάζω, ἀναγκάζω
 forêt οὖσ. θηλ. δάσος
 forger ῥ. α' σφυρηλατῶ· forgeron
 οὖσ. ἄρσ. σιδηρουργός
 forme οὖσ. θηλ. μορφή
 fort-e ἐπίθ. ἰσχυρός. ἐπίρ. ἰσχυρῶς
 fortifier ῥ. α' ἐνισχύω
 fortune οὖσ. θηλ. τύχη, περιουσία
 fouiller ῥ. α' ἀνασκάπτω, ὀρύσσω
 foule οὖσ. θηλ. πλῆθος, en foule
 σωρηδόν
 fouier ῥ. α' πατῶ
 four οὖσ. ἄρσ. φούρνος, κλίβανος
 fournaise οὖσ. θηλ. κάμνος
 fournir ῥ. β' προμηθεύω, πορίζω
 foyer οὖσ. ἄρσ. ἐστία
 frais-fraîche ἐπίθ. δροσερός
 franc-franche ἐπίθ. εἰλικρινής
 franchement ἐπίρ. εἰλικρινῶς
 frange οὖσ. θηλ. θύσανος, κροσσός
 franger ῥ. α' περικοσμῶ διὰ θυ-
 σάνων
 fréquent-e ἐπίθ. συνεχής, συχνός·
 ἀλλεπάλληλος
 friandise οὖσ. θηλ. γλύκισμα
 frimas οὖσ. ἄρσ. πάχνη, παγετώδης
 ὀμίχλη
 frissonner ῥ. α' ριγῶ, φρικιῶ, ἀνα-
 τριζιάζω
 fromage οὖσ. ἄρσ. τυρός
 frontière οὖσ. θηλ. σύνορα, μεθόρια
 fuite οὖσ. θηλ. φυγή

fumer ρ. α' καπνίζω
 funèbre επίθ. πένθιμος, επίκηδειος
 fût οὐσ. ἄρσ. κορμός, σκελετός
 futur-e επίθ. μέλλον, προσεχής

G

gai-e επίθ. περιχαρής, φαιδρός
 gagner ρ. α' κερδίζω
 galop οὐσ. ἄρσ. καλπασμός
 garantir ρ. β' ἔγγυθαι
 gare οὐσ. θηλ. σταθμός
 gaucherie οὐσ. θηλ. ἀδεξιότης
 gaulé οὐσ. θηλ. μεγάλη ράβδος
 géant-e οὐσ. γίγας
 gêne οὐσ. θηλ. βάσανος, στενοχωρία
 génération οὐσ. θηλ. γενεά
 généreux-euse επίθ. γενναίοφρων
 générosité οὐσ. θ. γενναίοφροσύνη
 génie οὐσ. ἄρσ. μεγαλοφυΐα
 gerbe οὐσ. θηλ. δέσμη σταχύων
 germer ρ. α' φύομαι, βλαστάνω
 gibecière οὐσ. θηλ. σάκος κυνηγοῦ
 ἢ σχολικὸς
 gibet οὐσ. ἄρσ. ἀγχόνη
 gibier οὐσ. ἄρσ. κνήγι, θήραμα
 girofle οὐσ. ἄρσ. καρυόφυλλον, γαρύφαλλον
 givre οὐρ. ἄρσ. πάχνη
 glacier ρ. α' παγώνω, κρύνω
 glaive οὐσ. ἄρσ. ρομφαία, σπάθη
 glisser ρ. α' ὀλισθαίνω, γλιστρῶ
 globe οὐσ. ἄρσ. σφαῖρα, σφαῖρα ὑδρόγειος
 gloire οὐσ. θηλ. δόξα
 glorieux-euse επίθ. ἔνδοξος
 golfe οὐσ. ἄρσ. κόλπος
 gonfler ρ. α' ἐξογκώνω, φουσκώνω
 gosier οὐσ. ἄρσ. φάρυγξ
 gourde οὐσ. θηλ. ὑδροδόχη, παγοῦρι
 gouter ρ. α' δοκιμάζω, γεύομαι
 goutte οὐσ. θηλ. σταγόν
 gracieux-euse ἐπ. χαρωπός, φαιδρός

grain οὐσ. ἄρσ. ἢ graine θηλ. κόκος, σπόρος
 grandiose επίθ. ἐπιβλητικός, μεγαλοπρεπής
 grappin οὐσ. ἀρπάγη, ἀγκίστριον
 gras-se επίθ. παχὺς
 gratuit-e επίθ. ὁ δωρεάν διδόμενος
 gratuitement επίρ. δωρεάν
 gravement επίρ. βαρέως, σοβαρῶς
 grêle επίθ. ἰσχνός, λεπτός, ἀδύνατος, οὐσ. θηλ. χάλαζα
 grelotter ρ. α' ριγῶ, τρέμω, τουρτουρίζω
 grenier οὐσ. ἄρσ. σιτοβολών, ἀποθήκη σίτου
 grève οὐσ. ἄρσ. ἀμμουδιά
 grillon οὐσ. ἄρσ. γρύλος (ἔντομον)
 gris-e επίθ. φαιός, στακτόχρους
 gronder ρ. α' κροτῶ, ἐπιπλήττω
 gros-se επίθ. χονδρὸς
 guère οὐσ. θηλ. σφήκα
 guère επίρ. οὐδαμῶς, οὐδὲν
 guérison οὐσ. θηλ. θεραπεία
 guerre οὐσ. θηλ. πόλεμος
 gueule οὐσ. θηλ. ρύγχος
 guider ρ. α' ὀδηγῶ

H

Habile επίθ. ἱκανός, δεξιός
 habitation οὐσ. θηλ. κατοικία
 haillon οὐσ. ἄρσ. ράκος
 haleine οὐσ. θηλ. πνοή, ἀναπνοή
 hameau οὐσ. ἄρσ. μικρὸν χωρίον
 harceler ρ. α' ἐνοχλῶ, ἐρεθίζω, κατατρέχω
 hardes οὐσ. θηλ. πληθ. ἐνδύματα, φορέματα
 harnais οὐσ. ἄρσ. πανοπλία, ἵπποσκευή
 hart οὐσ. ἄρσ. λυγαρία, βρόχος
 hasard οὐσ. ἄρσ. περίστασις, σύμπτωσις

hatif-ve επίθ. πρώϊμος, πρώωρος
 haubans οὐσ. ἄρσ. πληθ. πρότονοι,
 ἑξάρτια πλοίου
 hennir ρ. β' χρεμετίζω
 herbe οὐσ. θηλ. χλόη
 herbu-e επίθ. χλοερὸς
 hériter ρ. α' κληρονομῶ. héritier-
 ère κληρονόμος
 hésiter ρ. α' διαστάζω
 hirondelle οὐσ. θηλ. χελιδὼν
 homard οὐσ. ἄρσ. ἀστακὸς
 honneur οὐσ. ἄρσ. τιμὴ
 honte οὐσ. θηλ. ὄνειδος, αἰσχος, αἰσ-
 χύνη, αἰδὼς
 hôpital οὐσ. ἄρσ. νοσοκομεῖον
 horloge οὐσ. θηλ. ὥρολόγιον
 horreur οὐσ. θηλ. φρίκη, τρόμος
 hôte-esse οὐσ. ξένος, φιλοξενούμενος
 hôtel οὐσ. ἄρσ. ξενοδοχεῖον. hôtel-
 lerie θηλ. πανδοχεῖον
 hotte οὐσ. θηλ. κόφινος ἐκ λυγαριάς
 humain-e επίθ. ἀνθρώπινος
 humble επίθ. ταπεινὸς
 hune οὐσ. θηλ. θωράκιον

I

île οὐσ. θηλ. νῆσος
 illuminer ρ. α' φωτίζω, φωταγωγῶ
 (s')imaginer ρ. α' φαντάζομαι
 immédiatement ἐπίρ. ἀμέσως
 impertinent-e ἐπίθ. ἀυθάδης, προ-
 πετιῆς
 implorer ρ. α' επικαλοῦμαι, ἱκετεύω
 important-e ἐπίθ. σπουδαῖος
 imposer ρ. α' ἐπιβάλλω
 imprégner ρ. α' ἐμποτίζω, ἐντυπώνω
 imprévu-e ἐπίθ. ἀπρόβλεπτος, ἀ-
 προσδόκητος
 improvisiste (à l') αἰφνιδίως, ἐξ ἀ-
 προόπτου
 impuissant-e ἐπίθ. ἀνίσχυρος, ἀδύ-
 νατος

incartade οὐσ. θηλ. προσβολή, ὕβρις
 indifférent-e ἐπίθ. ἀδιάφορος
 individu οὐσ. ἄρσ. ἄτομον
 indigence οὐσ. θηλ. νοθρότης, βρα-
 δύτης
 inerte ἐπίθ. ἀδρανῆς, ἀκίνητος
 infécond-e ἐπίθ. ἄγονος, ἄφορος
 infester ρ. α' λεηλατῶ, ἐκπορθῶ
 infinité οὐσ. θ. ἄπειρον, ἀτελείωτον
 infortune οὐσ. θηλ. ἀτύχημα
 ingénieur οὐσ. ἄρσ. μηχανικός
 iniquité οὐσ. θηλ. ἀδικία
 injure οὐσ. θηλ. ὕβρις, προσβολή
 innocent-e ἐπίθ. ἀθῶος
 innombrable ἐπίθ. ἀναρίθμητος.
 (s')inquiéter ρ. α' ἀνησυχῶ
 inscrire ρ. δ' ἐγγράφω
 inséparable ἐπίθ. ἀχώριστος
 insérer ρ. α' ἐνθέντω, παρεμβάλλω
 insinuer ρ. α' εισάγω, παρεισάγω
 installer ρ. α' ἐγκαθιστῶ
 instinct οὐσ. ἄρσ. ἔμφυτον, ἔνστικτον
 instruire ρ. δ' ἐκπαιδεύω, διδάσκω
 instrument οὐσ. ἄρσ. ὄργανον
 insulaire ἐπίθ. νησιωτικὸς
 intelligent-e ἐπίθ. εὐφυῆς, νοήμων
 interdire ρ. δ' ἀπαγορεύω
 intéresser ρ. α' ἐνδιαφέρω, συμφέρω
 intérêt οὐσ. ἄρσ. συμφέρον, ἐνδια-
 φέρον
 interroger ρ. α' ἐρωτῶ
 intervalle οὐσ. ἄρσ. διάστημα
 intrépide ἐπίθ. ἀτρόμητος
 investiture οὐσ. θηλ. περιβολή ἀρ-
 χῆς, ἔξουσία
 invisible ἐπίθ. ἀόρατος
 irriter ρ. α' ἐξοργίζω
 isoler ρ. α' ἀπομονώνω
 issue οὐσ. θηλ. ἔκβασις, διέξοδος,
 τέλος

J

jadis ἐπίρ. κάποτε, ἄλλοτε, πρὶν
 jamais ἐπίρ. οὐδέποτε, ποτὲ

jaser ρ. α' φλυαρῶ, παραλαλῶ
 jatte οὐσ. θηλ. πινάκιον, γαβάθα
 jaune ἐπίθ. κίτρινος
 jeter ρ. α' ρίπτω
 jeune (à) ἐπίρ. ἔκφρ. αἰτίως, ἄνευ
 τροφῆς
 joie οὐσ. θηλ. χαρὰ
 joindre ρ. δ' συνάπτω, συνδέω, ἐνώνω
 jeune, οὐσ. ἄρσ. σχοῖνος, βοῦρλον
 jouer ρ. β' ἀπολαύω, νέμομαι, καρ-
 ποῦμαι
 jour (petit) οὐσ. λυκόφως, λυκανγῆς
 journal οὐσ. ἄρσ. ἐφημερίς, βιβλίον
 ἡμερολόγιον (ἐμπόρου)
 joyau οὐσ. ἄρσ. κόσμημα, κειμήλιον
 joyeux-euse ἐπίθ. χαροπός, χαρίεις
 juger ρ. α' κρίνω, ἀποφαίνομαι
 justice οὐσ. θηλ. δικαιοσύνη
 justification οὐσ. θηλ. δικαιολογία,
 ἀπολογία

K

Kan οὐσ. ἄρσ. (λέξ. τουρκική) χάνι

L

labeur οὐσ. ἄρσ. κόπος, ἐργασία,
 κάματος
 laborieux-euse ἐπίθ. φιλόπονος, φί-
 λεργος
 labourage οὐσ. ἄρσ. ἄροσις, γεωργία
 laboureur ἐπίθ. γεωργός, γεωπόνος
 lac οὐσ. ἄρσ. λίμνη
 lâcher ρ. α' χαλαρώνω, ξεσφίγγω,
 ἀφίνω
 laisser ρ. α' ἀφίνω
 lait οὐσ. ἄρσ. γάλα
 laitage οὐσ. ἄρσ. γαλακτερόν
 langue οὐσ. θηλ. γλῶσσα
 lapin οὐσ. ἄρσ. κόνικλος, κουνέλι
 larme οὐσ. θηλ. δάκρυον
 laisser ρ. α' κουράζω

lâcher ρ. α' λείχω, γλύφω
 lent-e ἐπίθ. βραδύς. lentement ἐπ.
 ἄργα
 lever ρ. α' σηκώνω, στρατολογῶ
 liard οὐσ. ἄρσ. ὀβολός, λεπτόν
 libellule οὐσ. θηλ. νύμφη (ἐντομον)
 πεταλοῦδα
 libre ἐπίθ. ἐλεύθερος
 lier ρ. α' δένω, συνδέω
 lierre οὐσ. ἄρσ. κισσός
 lire ρ. δ' ἀναγινώσσω
 littoral οὐσ. ἄρσ. ἀκτή, παραλία
 livre οὐσ. ἄρσ. βιβλίον. θηλ. λίρα
 (νόμισμα) = δραχμή (μονάς βάρους)
 λίτρα
 livrée οὐσ. θηλ. ἐνδυμασία ὑπηρε-
 του καὶ προσωπικῶ
 livrer ρ. α' παραδίδω (se) ἐπιδίδομαι
 logis οὐσ. ἄρσ. οἶκημα, κατάλυμα
 loi οὐσ. θηλ. νόμος
 loie ἐπίρ. μαζράν
 loisir οὐσ. ἄρσ. εὐκαιρία, ἄνεσις
 longe οὐσ. θηλ. σχοίνιον, λωρίον
 longer ρ. α' βαδίζω κατὰ μήκος
 louer ρ. α' ἐπαινώ, ἐνοικιάζω
 loup οὐσ. ἄρσ. λύκος. θηλ. λουβε
 lourd-e ἐπίθ. βαρὺς
 lounoyer ρ. α' λοξοδρομῶ, πλαγιάζω
 luire ρ. δ' λάμπο, φωτίζω
 lumière οὐσ. θηλ. φῶς
 lustrer ρ. α' λαμπρύνω, στιλβῶ
 lutte οὐσ. θηλ. πάλη, ἀγών
 lutter ρ. α' παλαίω, ἀγωνίζομαι
 luxe οὐσ. ἄρσ. πολυτέλεια, μεγαλο-
 πρέπεια

M

Maçon οὐσ. ἄρσ. κτίστης, οἰκοδόμος
 maigre ἐπίθ. ισχνός
 malentendu οὐσ. ἄρσ. παρανόησις,
 παρεξήγησις
 malgré πρόθ. παρὰ (μετ αἰτ.). ἐ-

- ναντίον
 malle οὐσ. θηλ. κιβώτιον ξύλινον.
 μπαούλο
 manoir οὐσ. ἄρσ. οἴκημα, κατοικία
 manquer ρ. α' λείπω, στεροῦμαι
 mansarde οὐσ. θηλ. ὑπερφῶν, ὑπό-
 στεγον
 mappemonde οὐσ. θ. πίναξ, χάρτης
 marais οὐσ. ἄρσ. ἔλος, λίμνη ἀβαθῆς
 marchand-e οὐσ. ἔμπορος. ἐπίθ.
 ἔμπορικὸς
 maréchal οὐσ. ἄρσ. στρατάρχης. —
 ferant πεταλωτῆς
 marée οὐσ. θηλ. παλίρροια
 mariage οὐσ. ἄρσ. γάμος, συνοικέσιον
 marmot οὐσ. ἄρσ. μικρὸν παιδίον
 marquer ρ. α' σημειῶνω, σημαίνω
 marteler ρ. α' σφυρηλατῶ
 masse οὐσ. θηλ. σωρός, πλῆθος
 mât οὐσ. ἄρσ. ἰστός, κατάρτι
 matériel-le ἐπίθ. ὕλικὸς
 matinal-e ἐπίθ. πρωϊνὸς
 maudit-e ἐπίθ. κατηραμένος
 mèche οὐσ. θηλ. θρυαλλίς, φυτίλι
 méditer ρ. α' μελετῶ
 médecin οὐσ. ἄρσ. ἰατρός
 mêler ρ. α' ἀναμιγνύω
 mémoire οὐσ. θηλ. μνήμη
 menacer ρ. α' ἀπειλῶ
 mendiant οὐσ. ἄρσ. ἐπαίτης
 menu-e ἐπίθ. λεπτός, ισχνός
 mépriser ρ. α' περιφρονῶ, κατα-
 φρονῶ
 mer οὐσ. θηλ. θάλασσα
 mercier-ère οὐσ. μικρέμπορος
 mériter ρ. α' ἀξίζω
 merle οὐσ. ἄρσ. κόσσυφος
 mesure οὐσ. θηλ. μέτρον
 meule οὐσ. θηλ. μολόπετρα
 miette οὐσ. θηλ. ψυχίον
 mieux ἐπίθ. καλλίτερον
 migration οὐσ. θηλ. μετοίκησης,
 ἀποδημία
 mince ἐπίθ. λεπτός, λιανός
 miracle οὐσ. ἄρσ. θαῦμα, θαυμά-
 σιον
 (se) mirer ρ. α' κατοπτρίζομαι
 miroir οὐσ. ἄρσ. καθρέπτης
 modeste ἐπίθ. κόσμιος, σώφρων
 modique ἐπίθ. μέτριος, εὐτελής,
 μικρὸς
 modulation οὐσ. θηλ. μεταμελωδή-
 σις, μετατόνις ἄσματος
 mœlleux-euse ἐπίθ. μαλακός, ἀπ-
 λὸς
 mouiller ρ. α' βρέχω, ἀγκυροβολῶ
 moineau οὐσ. ἄρσ. στρουθίον (πη-
 νόν)
 moins ἐπίθ. ὀλιγότερον
 moisson οὐσ. θηλ. θερισμός
 moissonneur-euse οὐσ. θεριστής
 monter ρ. α' ἀναβαίνω
 montrer ρ. α' δεικνύω
 monture οὐσ. θηλ. ὑποζύγιον
 (se) moquer ρ. α' ἐμπαιζῶ
 moral-e ἐπίθ. ἠθικὸς
 morbleu! ἐπίθ. ἔρρέτω!
 mort-e ἐπίθ. καὶ μετοχὴ νεκρός,
 τεθνεώς
 mortel-le ἐπίθ. θνητός, θανάσιμος
 moucheron οὐσ. ἄρσ. μυγίτσα
 moudre ρ. δ' ἀλέθω
 moule οὐσ. θηλ. μύδι (ὄστρακον)
 mourir ρ. β' ἀποθνήσχω
 mousse οὐσ. θηλ. βρούν
 mouton οὐσ. ἄρσ. πρόβατον
 mouvoir ρ. γ' κινῶ
 moyen-ne ἐπίθ. μέσος. οὐσ. μέσον
 multiple ἐπίθ. πολλαπλοῦς
 muraille οὐσ. θηλ. τεῖχος
 muscle οὐσ. ἄρσ. μῦς, μῦον
 musculaire ἐπίθ. μυϊκός
 musical-e ἐπίθ. μουσικὸς
 myosotis οὐσ. ἄρσ. μυσοσotis (φυ-
 τόν).

N

Nacré-e επίθ. μαργαρώδης, άργυ-
ρίζων
nage οὐσ. θηλ. κολύμβημα
nageoire οὐσ. θηλ. πτερύγιον (ύ-
δροβίων)
nager ρ. α' κολυμβῶ
naître ρ. δ' γεννῶμαι
nappe οὐσ. θηλ. τραπεζομάνδηλον
national-e επίθ. ἔθνικὸς
naturel-le επίθ. φυσικὸς
navigateur οὐσ. άρσ. ναυσιπλοῶν,
θαλασσοπόρος
navigation οὐσ. θηλ. ναυσιπλοία
nécessaire επίθ. ἀναγκαῖος, χρή-
σιμος
nécessité οὐσ. θηλ. ἀνάγκη, ἀναγ-
κάσιος
négligent-e επίθ. ἀμελής
neiger ρ. α' (ἀπρόσωπον) χιονίζει
nettoyer ρ. α' καθαρίζω
niche οὐσ. θηλ. θῶκος, φωλεὸς
(ζῳόν)
nichier ρ. α' ἐμφωλεύω
nid οὐσ. άρσ. φωλεά (πτηνοῦ)
noble επίθ. εὐγενής
Noël οὐσ. άρσ. Χριστούγεννα
poisette οὐσ. θηλ. λεπτοκάρυον, μο-
σχοκάρυδον
pseud οὐσ. άρσ. κόμβος
nombreux-euse επίθ. πολυάριθμος
pouer ρ. α' δένω
pouau οὐσ. άρσ. πυρήν, κόκκος
pourrice οὐσ. θηλ. τροφός, θηλά-
στρα
pourriture οὐσ. θηλ. τροφή
pourrisson οὐσ. άρσ. θηλάζον, τρώ-
φιμον
povice επίθ. άρχάριος, ἄπειρος
puée οὐσ. θηλ. πυκνή νεφέλη, ὀ-
μίχλη

nul-le επίθ. και άντ. ἄόρ. οὐδεις

Ο

Obéir ρ. β' ὑπακούω
obèse επίθ. παχύσαρκος, σωμα-
τώδης
objection οὐσ. θηλ. αντίρρησης,
ἀντιλογία
objet οὐσ. άρσ. ἀντικείμενον
obliger ρ. α' ὑποχρεῶνω
obscur-e επίθ. ἀφανής, ἄδοξος
observation οὐσ. θηλ. παρατήρη-
σις
obtenir ρ. β' ἐπιτυγχάνω
occuper ρ. α' ἀπασχολῶ, κατα-
λαμβάνω
œillet οὐσ. άρσ. γαρύφαλλον
œuf οὐσ. άρσ. αὐγὸν
œuvrer οὐσ. θηλ. ἔργον, πόνημα
offrir ρ. β' προσφέρω, παρέχω
ogre-esse οὐσ. δράκων (μυθικὸς)
ombre οὐσ. θηλ. σκιά
onde οὐσ. θηλ. κύμα
orge οὐσ. θηλ. κριθή
orgueil οὐσ. άρσ. ὑπερηφάνεια
orienter ρ. α' προσανατολίζω
originalité οὐσ. θηλ. πρωτοτυπία
oser ρ. α' τολμῶ
osier οὐσ. άρσ. λυγαριά
ossuaire οὐσ. άρσ. ὀστεοφυλάκιον
ôter ρ. α' ἐξάγω, ἀφαιρῶ
oubli οὐσ. άρσ. λήθη
oublier ρ. α' λησμονῶ
outil οὐσ. άρσ. ἐργαλεῖον
ouvrage οὐσ. άρσ. ἔργον
ouvrier-ère οὐσ. ἐργάτης

P

Pacifique οὐσ. και επίθ. Εἰρηνικὸς
paille οὐσ. θηλ. ἄχυρον, ψάθα
paix οὐσ. θηλ. εἰρήνη

- palais οὐσ. ἄρσ. ἀνάκτορον
 palpiter ρ. α' πάλλω, ἀσπαιρώ, σφρα-
 δάζω
 pâle ἐπίθ. ὠχρός, ζίτρινος
 panier οὐσ. ἄρσ. καλάθι, πανέρι
 panteler ρ. α' ἀσθμαίνω, λαχανιάζω
 paquet οὐσ. ἄρσ. δέμα, δέσμη
 paraître ρ. δ' φαίνομαι
 parbleu! ἐπίρ. πρὸς Θεοῦ!
 pareil-le ἐπίθ. ὅμοιος
 paresse οὐσ. θηλ. ἀμέλεια
 parfum οὐσ. ἄρσ. ἄρωμα
 partager ρ. α' μοιράζω
 participer ρ. α' μετέχω, λαμβάνω
 μέρος
 partir ρ. β' ἀναχωρῶ
 partout ἐπίρ. πανταχοῦ
 parure οὐσ. θηλ. κόσμημα
 parvenir ρ. β' φθάνω, εὐδοκιμῶ
 passage οὐσ. ἄρσ. πάροδος, πέ-
 ρασμα
 passion οὐσ. θηλ. πάθος
 patiemment ἐπίρ. ὑπομονητικῶς
 pâtisserie οὐσ. θηλ. ζυμαρικὸν ζα-
 χαροπλαστεῖον
 pâtre οὐσ. ἄρσ. βοσκός, ποιμήν,
 βουκόλος
 pâtre οὐσ. θηλ. χόρτον, νομή,
 φορβή
 paver ρ. α' πλακοστρώνω
 payer ρ. α' πληρώνω
 paysan-ne χωρικὸς
 peau οὐσ. θηλ. δέρμα
 pêcher οὐσ. ἄρσ. ροδακινέα
 pêcheur οὐσ. ἄρσ. ἄλιεὺς
 peine οὐσ. θηλ. κόπος
 peler ρ. α' ἀπολεπίζω, μαδῶ
 pèlerin οὐσ. ἄρσ. προσκυνητῆς
 pelle οὐσ. θηλ. πτυάριον [ἐργαλεῖον]
 peloton οὐσ. ἄρσ. κουβάρι (νήμα)
 pelouse οὐσ. θηλ. λιμῶν, λιβάδι
 pencher ρ. α' κλίνω, γέρνω
 pendre ρ. δ' κρεμῶ
 pénétrer ρ. α' εἰσδύω, διεισδύω
 pénible ἐπίθ. κοπιώδης
 péninsule οὐσ. θηλ. χερσονήσος
 penser ρ. α' σκέπτομαι
 pensif-ve ἐπίθ. σκεπτικὸς
 percer ρ. α' διατρυνῶ
 percher ρ. α' κοιτάζω, κουρνιαζῶ
 perdre ρ. δ' χάνω
 permettre ρ. δ' ἐπιτρέπω
 perron οὐσ. ἄρσ. πρόθυρον
 persévérant-e ἐπίθ. ἐπίμονος
 persuader ρῆμα α' πείθω
 pesant-e ἐπίθ. βαρὺς
 pétiller ρ. α' κροτῶ, σπινθηροβολῶ
 peuplier οὐσ. ἄρσ. λεύκη
 peur οὐσ. θηλ. φόβος
 pied-de-nez οὐσ. ἄρσ. ἐμπαικτικὴ
 χειρονομία
 pierreux-euse ἐπίθ. πετρώδης
 pierreries οὐσ. θηλ. πλ. πολύτιμοι
 λίθοι
 pignon οὐσ. ἄρσ. ἀέτωμα ὀροφῆς
 piment οὐσ. ἄρσ. κόκκινη πιπερεά
 pin οὐσ. ἄρσ. πεῦζον
 piquer ρ. α' κεντῶ, κεντριζῶ
 pitié οὐσ. θηλ. οἴκτος, εὐσπλαγχνία
 plaindre (se) ρ. δ' παραπονοῦμαι
 plaie ρ. δ' ἀρέσσω
 plaisamment ἐπίρ. χαριέντως, ἀ-
 στείως
 planche οὐσ. θηλ. σανίς
 planer ρ. α' μετεωρίζομαι
 planter ρ. α' φυτεύω
 plat οὐσ. ἄρσ. πινάκιον, λοπάς
 pleurer ρ. α' κλαίω
 pleurs οὐσ. πλ. θρήνοι, κλαυθμοί
 plonger ρ. α' βυθίζω βαπτίζω
 pluie οὐσ. θηλ. βροχή
 plutôt ἐπίρ. μᾶλλον
 roële οὐσ. ἄρσ. θερμάστρα
 poids οὐσ. ἄρσ. βάρος
 poil οὐσ. ἄρσ. τρίχα
 pointe οὐσ. θηλ. αἰχμή, ἀκροκί

poitrail οὐσ. ἄρσ. στήθος ἵππου
 poivre οὐσ. ἄρσ. πιπέρι
 police οὐσ. θηλ. ἀστυνομία
 politesse οὐσ. θηλ. εὐγένεια
 porc οὐσ. ἄρσ. χοῖρος
 portée οὐσ. θηλ. ἔκτασις χειρὸς
 portion οὐσ. θηλ. μερίς
 poser ρ. α' τοποθετῶ, θέτω
 poste οὐσ. θηλ. ταχυδρομεῖον
 poudreux-euse ἐπίθ. σκονισμένος
 poule οὐσ. θηλ. ὄρνις, κότα
 pourpre οὐσ. θηλ. πορφύρα
 poursuivre ρ. δ' παρακολουθῶ, διώκω
 pourtant σύνδ. ἐν τούτοις
 pousser ρ. α' ὠθῶ, φυτρώνω
 poussière οὐσ. θηλ. κόνις
 pouvoir ρ. γ' δύναμαι
 prairie οὐσ. θηλ. λιμὼν, λιβάδι
 Précaution οὐσ. θηλ. προφύλαξις
 Précédent-e ἐπίθ. προηγούμενος,
 πρότερος
 Précipiter ρ. α' κρημνίζω
 Prédire ρ. δ' προλέγω
 Préliminaire ἐπίθ. προκαταρκτικός
 Près ἐπίρ πλησίον
 Prescription οὐσ. θηλ. παραγγελία
 (ιατροῦ)
 Préservé ρ. α' προφυλάττω
 Presque ἐπίρ. περίπου
 Presser ρ. α' πιέζω
 Prêter ρ. α' δανείζω, ἐντείνω
 Prêtre-esse οὐσ. ἱερεὺς
 Preuve οὐσ. θηλ. ἀπόδειξις δοκιμή
 Prévoir ρ. γ' προβλέπω
 Prier ρ. α' παρακαλῶ
 Primitif-ve ἐπίθ. ἀρχικός, παλαιός
 Principal-e ἐπίθ. κύριος, σπουδαῖος
 Principe οὐσ. ἄρσ. ἀρχή
 Prix οὐσ. ἄρσ. τιμὴ
 Probité οὐσ. θηλ. χρηστότης
 Prodigalité οὐσ. θηλ. γενναιοδορία
 Prodige οὐσ. ἄρσ. θαῦμα, θαυμάσιον
 Produit οὐσ. ἄρσ. προϊόν

professer ρ. α' διδάσχω
 profit οὐσ. ἄρσ. κέρδος
 profiter ρ. α' ἐπωφελοῦμαι
 profond-e ἐπίθ. βαθὺς
 progrès οὐσ. ἄρσ. πρόοδος
 proie οὐσ. θηλ. λάφυρον, λεία
 projet οὐσ. ἄρσ. σχέδιον
 prolonger ρ. α' ἐπιμηκύνω
 promener (se) ρ. α' περιπατῶ
 promettre ρ. δ' ὑπόσχομαι
 prompt-e ἐπίθ. ἔτοιμος, πρόχειρος
 prôner ρ. α' ὀμιλῶ, κηρύττω
 prononcer ρ. α' προφέρω
 protéger ρ. α' προστατεύω
 protester ρ. α' διαμαρτύρομαι
 providence οὐσ. θηλ. πρόνοια
 provoquer ρ. α' προκαλῶ
 puiser ρ. α' ἀντλῶ
 puissant-e ἐπίθ. ἰσχυρός.

Q

Quantité οὐσ. θηλ. ποσότης
 quelquefois ἐπίρ. ἐνίοτε
 querelle οὐσ. θηλ. ἔρις, φιλονικία
 question οὐσ. θηλ. ζήτημα
 queue οὐσ. θηλ. οὐρά
 quitte ἐπίθ. ἀπηλλαγμένος χρέους

R

Rabattre ρ. δ' καταβιβάζω, χα-
 μηλώνω
 race οὐσ. θηλ. φυλὴ γενεά
 radieux-euse ἐπίθ. ἀκτινοβόλος,
 λαμπρός
 rafraîchir ρ. β' δροσίζω ψυχραίνω
 raillerie οὐσ. θηλ. ἐμπαιγμὸς
 ramage οὐσ. ἄρσ. ζελάδημα
 ramager ρ. α' ζελαδῶ
 ramener ρ. α' ἐπαναφέρω
 ramier οὐσ. ἄρσ. ἀγρία περιστερὰ
 ramper ρ. α' ἔρπω, σύρομαι

- ranger ρ. α' τοποθετῶ
 ranimer ρ. α' ἀνοξογονῶ
 rapide ἐπίθ. αἰφνίδιος ταχύς
 rappeler ρ. α' ὑπενθυμίζω
 rapporter ρ. α' ἀναφέρω
 rapprocher ρ. α' πλησιάζω πάλιν
 rassembler ρ. α' συναθροίζω
 rassurer ρ. α' ἐνθαρρύνω διαβεβαιῶ
 rattraper ρ. α' συλλαμβάνω, κατα-
 λαμβάνω
 ravager ρ. α' λεηλατῶ καταστρέφω
 ravin οὐσ. ἄρσ. χαράδρα φάραγξ
 ravir ρ. β' ἄρπάζω, ἀφαρπάζω
 rayon οὐσ. ἄρσ. ἀκτίς, σειρά βιβλίων
 rayonner ρ. α' ἀκτινοβολῶ
 réalité οὐσ. θηλ. πραγματικότητα
 rebelle ἐπίθ. ἀνυπότακτος ἀπειθής
 rebuter ρ. α' ἀπορρίπτω, ἀποδοκι-
 μάζω
 récapituler ρ. α' ἀνακεφαλαιώνω
 recevoir ρ. γ' λαμβάνω δέχομαι
 réchauffer ρ. α' ζεσταίνω, ἀναθερ-
 μαίνω
 récit οὐσ. ἄρσ. ἀφήγησις, διήγησις
 réclamer ρ. α' ἀπαιτῶ
 récolte οὐσ. θηλ. συγκομιδή
 recommander ρ. α' συνιστῶ
 récompense οὐσ. θηλ. ἀνταμοιβή
 réconciliation οὐσ. θ. συμφιλίωσις
 reconnaissance οὐσ. θηλ. εὐγνω-
 μουσύνη
 recueillir ρ. β' συγκομιζῶ, δέχομαι
 réel-le ἐπίθ. πραγματικός
 réfléchir ρ. β' σκέπτομαι
 reflet οὐσ. ἄρσ. ἀνταύγεια, ἀντανά-
 κλασις
 refléter ρ. α' ἀντανακλῶ, ἀνταυγάζω
 refroidissement οὐσ. ἄρσ. χαλάρω-
 σις φιλίας
 refus οὐσ. ἄρσ. ἄρνησις
 refuser ρ. α' ἀρνοῦμαι, ἀποποιῶμαι
 regard οὐσ. ἄρσ. βλέμμα
 régiment οὐσ. ἄ. σύνταγμα (στρατοῦ)
- région οὐσ. θηλ. χώρα, περιοχὴ
 règle οὐσ. θηλ. κανόν. régler ρ. α'
 κανονίζω
 regretter ρ. α' λυποῦμαι
 rein οὐσ. ἄρσ. νεφρός, δόσφς
 rejoindre ρῆμα δ' συνάπτω πάλιν,
 συνενῶ
 relâcher ρ. α' χαλῶ, ἐκλύω, χαλαρῶ
 reluire ρ. δ' ἀναλάμπω, φεγγοβολῶ
 remercier ρ. α' εὐχαριστῶ
 remettre ρ. δ' ἐπαναθῆτο, θέτω πάλιν
 remplir ρ. β' γεμίζω, ἐκπληρῶ
 rémunérer ρ. α' ἀνταμείβω
 renard οὐσ. ἄρσ. ἄλωπηξ
 rendre ρ. δ' ἀποδίδω, καθιστῶ
 remuer ρ. α' κινῶ, ἀνακινῶ
 rencontrer ρ. α' συναντῶ
 renoncer ρ. α' παραιτοῦμαι
 renouveau οὐσ. ἄρσ. ἔαρ, πρώτη
 ἐποχὴ
 rentrée οὐσ. θηλ. ἐπανείσοδος
 renverser ρ. α' ἀνατρέπω, ἀναπο-
 δογυρίζω
 repentir ρ. β' μεταμέλομαι, μετα-
 μέλεια
 réprimander ρ. α' ἐπιπλήττω
 répugnance οὐσ. θηλ. ἀποστροφή,
 ἀντιπάθεια
 réputation οὐσ. θηλ. ὑπόληψις
 répondre ρ. δ' ἀπαντῶ, ἀποκρίνομαι
 réserver ρ. α' ἐπιφυλάσσω
 respectueux-euse ἐπίθ. αἰδήμων,
 εὐσεβής
 ressembler ρ. α' ὁμοιάζω
 résultante οὐσ. θηλ. συνισταμένη
 (δύναμις)
 ressentir ρ. β' δοκιμάζω, αἰσθάνομαι
 ressource οὐσ. θηλ. πόρος
 rester ρ. α' μένω, ὑπολείπομαι
 retard οὐσ. ἄρσ. βραδύτης
 retenir ρ. β' συγκρατῶ
 retentir ρ. β' ἀντηχῶ

retour οὐσ. ἄρσ. ἐπάνοδος
 traite οὐσ. θηλ. ἀποχώρησις,
 ἀναχώρησις
 réunion οὐσ. θηλ. ἔνωσις, προσάρ-
 τησις
 réveil οὐσ. ἄρσ. ἐξύπνημα, ἀφύ-
 πνισις
 réveiller ρ. α' ἀφυπνίζω, ἐξυπνῶ
 revenir ρ. β' ἐπανέρχομαι
 reverdir ρ. β' ἀναθάλλω, χλοάζω
 revêtir ρ. β' ἐνδύω ἐκ νέου
 rigoureux-euse ἐπίθ. αὐστηρός,
 δριμύς
 rime οὐσ. θηλ. ὁμοιοκαταληξία,
 ρυθμός
 rire ρ. δ' γελῶ
 rive οὐσ. θηλ. ὄχθη
 rivière οὐσ. θηλ. ποταμός
 robuste ἐπίθ. ρωμαλέος
 rocher οὐσ. ἄρσ. βράχος
 rôder ρ. α' περιφέρομαι ἐδῶ καὶ
 ἐκεῖ
 ronfler ρ. α' ρέγγομαι ρογχαλίζω
 roseau οὐσ. ἄρσ. κάλαμος
 rosée οὐσ. θηλ. δρόσος
 rosier οὐσ. ἄρσ. ροδῆ, τριαντα-
 φυλλιά
 rossignol οὐσ. ἄρσ. ἀηδὼν
 rôtir ρ. β' ψήνω
 roue οὐσ. θηλ. τροχός, ρόδα
 rougir ρ. β' ἐρυθρῶ, κοκκινίζω
 rouler ρ. α' κυλίω
 roussir ρ. β' καθιστῶ ξανθὸν
 route οὐσ. θηλ. ὁδός
 royal-e ἐπίθ. βασιλικός
 ruche οὐσ. θηλ. κυψέλη
 rude ἐπίθ. σκληρός, τραχύς
 ruisseau οὐσ. ἄρσ. ρυάκιον

S

Sable οὐσ. ἄρσ. ἄμμος
 sabot οὐσ. ἄρσ. ξυλοπέδιλον, ὄπλι

(ἵππου)
 sage ἐπίθ. συνετός
 sain-e ἐπίθ. ὑγιής
 saisir ρ. β' λαμβάνω, ἀρπάζω
 salaire οὐσ. ἄρσ. μισθός, ἀντιμισθία
 sanglant-e ἐπίθ. αἰμοσταγής
 sanglot οὐσ. ἄρσ. λυγμός
 sauce οὐσ. θηλ. ἄρτυμα φαγητοῦ,
 σάλτσα
 sauvage ἐπίθ. ἄγριος
 sauver ρ. α' σφίζω
 sauveur οὐσ. ἄρσ. σωτήρ
 savant-e ἐπίθ. σοφός
 saveur οὐσ. θηλ. γεῦσις, χυμός
 science οὐσ. θηλ. ἐπιστήμη
 scintiller ρ. α' σπινθηροβολῶ
 séance οὐσ. θηλ. συνεδρίασις
 sécher ρ. α' ξηραίνω, στεγνώνω
 secours οὐσ. ἄρσ. βοήθεια
 secousse οὐσ. θηλ. κλονισμός
 séduction οὐσ. θηλ. ἀποπλάνησις
 sein οὐσ. ἄρσ. κόλπος
 sembler ρ. α' ὁμοιάζω
 sentier οὐσ. ἄρσ. μονοπάτι, ἄτραπός
 sentinelle οὐσ. θηλ. φρουρά
 sentir ρ. β' αἰσθάνομαι
 sérieux-euse ἐπίθ. σοβαρός
 serpenter ρ. α' ἔρπω, ἐκτείνομαι
 serrer ρ. α' σφίγγω
 seuil οὐσ. ἄρσ. κατώφλιον, οὐδός
 siècle οὐσ. ἄρσ. αἶων
 siffler ρ. α' συρίζω
 silhouette οὐσ. θηλ. σκιαγραφία,
 ἰχνογραφία
 sillon οὐσ. ἄρσ. αἷλαξ
 simple ἐπίθ. ἀπλοῦς, εὐκόλος
 sincère ἐπίθ. εἰλικρινής
 site οὐσ. ἄρσ. τοποθεσία
 société οὐσ. θηλ. κοινωνία
 soif οὐσ. θηλ. δίψα
 soigneusement ἐπίθ. ἐπιμελῶς
 soin οὐσ. ἄρσ. φροντίς
 sol οὐσ. ἄρσ. ἔδαφος

soldat οὐσ. ἄρσ. στρατιώτης
 solder ρ. α' μισθοδοτῶ, πληρώνω
 solennel-le ἐπίθ. πανηγυρικὸς
 solidarité οὐσ. θηλ. ἀλληλεγγύη
 solide ἐπίθ. στερεὸς
 solitude οὐσ. θηλ. μοναξιά, ἐρημία
 sombre ἐπίθ. σκοτεινός, σκιερὸς
 son οὐσ. ἄρσ. ἤχος
 songer ρ. α' σκέπτομαι
 sonner ρ. α' ἠχῶ, κωδωνίζω
 sort οὐσ. ἄρσ. τύχη
 souche οὐσ. θηλ. στέλεχος, κορμὸς
 souci οὐσ. ἄρσ. φροντίς
 (se) soucier ρ. α' φροντίζω
 soudain ἐπίρ. αἰφνιδίως
 souffler ρ. α' φυσῶ
 souffrir ρ. β' ὑποφέρω
 souhait οὐσ. ἄρσ. εὐχὴ
 souhaiter ρ. α' εὐχομαι
 souiller ρ. α' ρυπαίνω
 soulager ρ. α' ἀνακουφίζω
 soulever ρ. α' ἀνασηκώνω
 soumettre ρ. δ' ὑποτάσσω
 soumission οὐσ. θηλ. ὑποταγή
 source οὐσ. θηλ. πηγὴ
 sourire ρ. δ' μειδῶ
 soute οὐσ. θηλ. ἀποθήκη τροφῶν
 καὶ πολεμεφοδίων ἐν πλοίῳ
 soutenir ρ. β' ὑποβαστάζω
 souvenir (se) ρ. β' ἐνθυμούμαι
 souvent ἐπίρ. συνήθως
 spécimen οὐσ. ἄρσ. εἶδος
 spectacle οὐσ. ἄρσ. θέαμα
 spirituel-le ἐπίθ. πνευματικὸς
 splendeur οὐσ. θηλ. αἴγλη
 statue οὐσ. θηλ. ἀγαλμα
 steamer οὐσ. ἄρσ. ἀτμόπλοιο
 stupide ἐπίθ. βλάξ, ἡλίθιος
 subir ρ. β' ὑποφέρω
 sublime ἐπίθ. ὑπέροχος
 subsistance οὐσ. θηλ. τροφή, δια-
 τροφή
 substantiel-le ἐπίθ. οὐσιώδης

substituer ρ. α' ὑποκαθιστῶ
 subtil-e ἐπίθ. λεπτός, ἰσχνός
 subvention οὐσ. θηλ. ἐπιχορήγησης
 succès οὐσ. ἄρσ. ἐπιτυχία
 successivement ἐπίρ. διαδοχικῶς
 suffire ρ. δ' ἄρκω
 supplice οὐσ. ἄρσ. τιμωρία, κατα-
 δίκη
 supplier ρ. α' ἰκετεύω
 supporter ρ. α' ὑποφέρω, ὑποβα-
 στάζω
 surintendant-e οὐσ. ἐπιμελητής
 surprendre ρ. δ' αἰφνιδιάζω
 surtout ἐπίρ. πρὸ πάντων
 surveiller ρ. α' ἐπιβλέπω

Γ

Tâche οὐσ. θηλ. προσπάθεια
 taille οὐσ. θηλ. ἀνάστημα
 taillis οὐσ. ἄρσ. λόχημα, δάσος ὑλο-
 τομούμενον κατὰ καιρὸς
 taire (se) ρ. δ' σιγῶ
 tas οὐσ. ἄρσ. σωρὸς
 tasser ρ. α' σωρεύω
 teinte οὐσ. θηλ. χροῖμα
 temple οὐσ. ἄρσ. τέμενος
 tente οὐσ. θηλ. σκηνὴ
 tenue οὐσ. θηλ. ἐνδυμασία
 terrain οὐσ. ἄρσ. ἔδαφος, γῆπεδον
 territoire οὐσ. ἄρσ. ἔδαφος
 timbale οὐσ. θηλ. κύμβαλον, κρό-
 ταλον
 tirer ρ. α' ἔλκω, σφύω
 tisserand οὐσ. ἄρσ. ὑφαντής
 toile οὐσ. θηλ. ὀθόνη, ἱστίον
 toiture οὐσ. θηλ. στέγασις
 tombe ἄρσ. θηλ. τάφος
 torrent οὐσ. ἄρσ. χειμάρρος
 tort οὐσ. ἄρσ. ἄδικον
 toupie οὐσ. θηλ. σβούρα
 tordre ρ. δ' στρέφω, λυγίζω
 toucher ρ. α' ἔγγιζω, θίγω

tour οὐσ. θηλ. πύργος, ἄρσ. γῦρος
 tourmenter ρ. α' βασανίζω, στρεβλῶ
 tracer ρ. α' χαράττω, ἰχνογραφῶ
 traduction οὐσ. θηλ. μετάφρασις
 trahir ρ. α' προδίδω
 train οὐσ. ἄρσ. βῆμα, βάδισμα
 trait οὐσ. ἄρσ. χαρακτηρισ, γραμμὴ
 traite οὐσ. θηλ. πορεία, πτῆσις
 traiter ρ. α' διαπραγματεύομαι, περιποιούμαι
 transmettre ρ. δ' μεταβιβάζω
 transport οὐσ. ἄρσ. μεταφορὰ
 trébucher ρ. α' σκονιάπτω, προσκρούω
 tremper ρ. α' ἐμβρέχω, διαβρέχω
 trépas οὐσ. ἄρσ. θάνατος
 trésor οὐσ. ἄρσ. θησαυρὸς
 tressaillir ρ. β' σκιρτῶ
 triste ἐπίθ. θλιβερός, λυπηρὸς
 tristesse οὐσ. θηλ. θλίψις, λύπη
 tromper ρ. α' ἀπατῶ
 tronc οὐσ, ἄρσ. στέλεχος
 trop ἐπίθ. ἄγαν
 trotter ρ. α' τροχάζω
 troupe οὐσ. θηλ. ἀγέλη
 troupeau οὐσ. ἄρσ. ποιμνιον
 tumultueux-euse ἐπίθ. θορυβώδης
 tuyau οὐσ. ἄρσ. σωλήν
 type οὐσ. ἄρσ. τύπος, ὑπόδειγμα

U

Univers οὐσ. ἄρσ. σύμπαν, κόσμος
 uniforme ἐπίθ. ὁμοιόμορφος, οὐσ. στρατιωτικὴ ἐνδυμασία
 user (s') ρ. α' φθείρομαι

V

Vache οὐσ. θηλ. ἀγέλας
 vaciller ρ. α' κλονίζομαι, ταλαντεύομαι

vague οὐσ. θηλ. κῆμα
 vain-e ἐπίθ. μάταιος
 vainqueur οὐσ. ἄρσ. νικητῆς
 vallon οὐσ. ἄρσ. κοιλάς, λαγκάδι
 valoir ρ. γ' ἀξίζω
 vaquer ρ. α' ἐκπληρῶ, ἀνταποκρίνομαι
 varier ρ. α' ποικίλλω
 vaste ἐπίθ. πλατύς, εὐρὺς
 vautrer ρ. α' κυλίω, κυλίσομαι
 vase οὐσ. ἄρσ. δοχείον, θηλ. ἰλὺς
 veau οὐσ. ἄρσ. μόσχος
 végétation οὐσ. θηλ. βλάστησις
 veille οὐσ. θηλ. ἀγρυπνία, προτε-
 ραία
 veine οὐσ. θηλ. φλὲψ
 venir ρ. β' ἔρχομαι
 vent οὐσ. ἄρσ. ἄνεμος
 verdir ρ. β' πρασινίζω
 verdoyer ρ. α' πρασινίζω
 vergogne οὐσ. θηλ. αἰσχος, ἐντροπή
 vérifier ρ. α' βεβαιῶ
 vermeil-le ἐπίθ. ροδόχρουνος, χρυσόαργυρος
 verser ρ. α' χύνω
 version οὐσ. θηλ. μετάφρασις
 vertu οὐσ. θηλ. ἀρετὴ
 viande οὐσ. θηλ. κρέας
 vibrer ρ. α' δονοῦμαι, κραδαίνομαι
 vicissitude οὐσ. θηλ. ἐναλλαγὴ
 vide ἐπίθ. κενὸς
 vie οὐσ. θ. ζωὴ, βίος
 vieux-vieille ἐπίθ. παλαιός, γερον-
 τικὸς
 vigne οὐσ. θηλ. ἄμπελος
 vigueur οὐσ. θηλ. ἀκμὴ, ζωτικότητα
 village οὐσ. ἄρσ. χωριὸν, κώμη
 violent-e ἐπίθ. βίαιος
 visiter ρ. α' ἐπισκέπτομαι
 vite ἐπίθ. ταχέως
 vitre οὐσ. θηλ. ὑελοπίναξ
 vivre ρ. δ' ζῶ
 vocabulaire οὐσ. ἄρσ. λεξιλόγιον

voie οὐσ. θηλ. ὁδός, δρόμος
voir ρ. γ' βλέπω
voisin-e ἐπίθ. γείτων, γειτονικός
voiture οὐσ. θηλ. ἄμαξα
voix οὐσ. θηλ. φωνή
voler ρ. α' κλέπτω, πετώ
voleter ρ. α' πετώ ὀλίγον, πτερυ-
γίζω
voleur οὐσ. ἄρσ. κλέπτης
voltiger ρ. α' περιύπταμαι, γυροπετώ

volonté οὐσ. θηλ. θέλησις
vouite οὐσ. θηλ. ἀψίς, θόλος
voyage οὐσ. ἄρσ. ταξίδι
voyager ρ. α' ταξιδεύω
voyageur οὐσ. ἄρσ. ταξιδιώτης
vraiment ἐπίθ. ἀληθῶς

Υ

Yole οὐσ. θηλ. ἔλαφρον ἀκάτιον

TABLE DES MATIÈRES

About. — L'omnibus parisien. Les exhortations du grand-père. La solidarité. La route du temple d'Egine.—Biographie. *Pages 35-38*

Chateaubriand. — Le jeune oiseau. Ma bonne. Mon pèlerinage. Les canards sauvages. Le chant du rossignol. Le paysage d'Athènes.—Biographie. *Pages 45-49*

Divers auteurs. — La docilité à l'école (Vessiot). Le docteur, la fille et le feu (X.). Le Maréchal de France et le Forgeron (X.). Une école rurale (X.). Un voyage (A. Daudet). Probité (R. Halt). Le loup et le chien (J. B. Say). Les langues étrangères (X.). La reconnaissance d'une malade (Legouvé). L'école (P. Girard). La gymnastique (F. Buisson). Le prix du temps (Laboulaye). Le maréchal Lefèvre (S. M. Girardin). La moisson dans le midi (Racine). La Basse-Seine (Levasseur), Bonté de Lamennais (E. Müller). Les devoirs d'un premier commis (X.). La langue grecque (Ch. Collé). L'étude de la géographie (X.). L'humanité (E. Renan). La Grèce (X.). Les disciples de Pythagore (Barthélemy). Damon et Phintias (id). Industrie de l'homme (Bossuet) . *Pages 5-29*

Divers poètes. Le Lierre et le Rosier (Le Bailly). L'Espérance (Valmore). En Hiver (A. Paysant). Les oiseaux du cimetière (L. Laluyé). Le jour des morts (M. Legrand). A ma Patrie (A. Dubois). Prière au Printemps (S. Prudhomme). Le village endormi (id.). La soirée en famille (J. Aicard). Le Réveil (A. Angellier). *Pages 49-55*

France. — Le Pèlerin. Souvenir d'enfance. La grappe de raisin.—Biographie. *Pages 6-8*

Gautier. — Voyage en Espagne. Une capitale, Paris. Noël. La source.—Biographie *Pages 31-35*

Grèce.—Vengeance de Psara et de Chio (Henri Houssaye).
Conseils aux Grecs (Théod. Reinach). Mouvement civilisa-
teur avant 1821 (Charles Diehl) *Pages* 68-71

Hugo.—Les arbres. Le Mendiant. La Mer. Les oiseaux en
cage. Les deux crépuscules. La joie du Foyer. Les conseils
de la Nature.—Biographie. *Pages* 56-61

Karr.—Le Ruisseau. Colère et Politesse. Charité anonyme.
—Biographie. *Pages* 38-41

Lamartine.—L'Agneau. Les deux frères. Le cheval Arabe.
Souvenir de la maison paternelle.—Biographie. *Pages* 63-68

Lamennais.—Tendresse filiale. Les pêcheurs bretons. Le
devoir. La fraternité humaine.—Biographie . . . *Pages* 3-6

Maistre.—L'affection d'une sœur. L'espérance à l'avenir.
L'amitié d'une chienne. La brosse.—Biographie. *Pages* 42-45

Malot.—Un enfant trouvé. L'amour maternel. Services
que rend la vache.—Biographie *Pages* 13-15

Michelet.—L'écolier pauvre. L'hirondelle apprenant à
voler à son petit. Les carillons de Flandre. Pour la Patrie.
Jeanne d'Arc. La composition.—Biographie. . . *Pages* 9-13

Quinet.—Une leçon d'égalité. Une hôtellerie Espagnole.—
Biographie *Pages* 61-63

Ratisbonne.—Cinq ans. Les trois questions.—Biographie.
Pages 29-31

αυτοματισμός

Ἐν Ἀθήναις, τῇ 16 Νοεμβρίου 1917.

Ἄριθ.

Πρωτ. 33833
Διεκπ.



ΒΑΣΙΛΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ

ΤΟ ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΤΩΝ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΗΣ
ΔΗΜΟΣΙΑΣ ΕΚΠΑΙΔΕΥΣΕΩΣ

Πρὸς

τὸν κ. Ἰωάννην Φωκίτην

Γνωστὸν ποιῶμεν ὑμῖν, ὅτι δι' ἡμετέρας πράξεως τῇ 20ῃ τὴν λήξαντος μηνὸς ἐκδοθείσης καὶ τῇ 3ῃ τοῦ ἀρξαμένου καταχωρηθείσης ἐν τῷ ὑπ' ἀριθμὸν 86 φύλλῳ τῆς Ἐφημερίδος τῆς Κυβερνήσεως, ἐνεκρίθη ἡ χορῆσις διὰ τὸ σχολικὸν ἔτος 1917 - 1918 καὶ ἐφέσει τοῦ ὑφ' ὑμῶν ὑποβληθέντος πρὸς κρίσιν ἐντύπου γαλλικοῦ βιβλίου «Lectures françaises (cours moyen) τόμος Α'» διὰ τὴν Α' τάξιν τῶν τετραταξίων γυμνασίων, τὴν ἀντίστοιχον τάξιν τῶν λοιπῶν σχολείων τῆς μέσης ἐκπαιδεύσεως καὶ τὴν Γ' τάξιν τῶν ἀστικῶν σχολείων τῶν θηλέων, κατὰ τὴν ὑπ' ἀριθμ. 132 πράξιν τοῦ ἐκπαιδευτικοῦ συμβουλίου

Ὁ Ὑπουργὸς
ΔΗΜ. ΔΙΓΚΑΣ

1998
1890

1 = 98